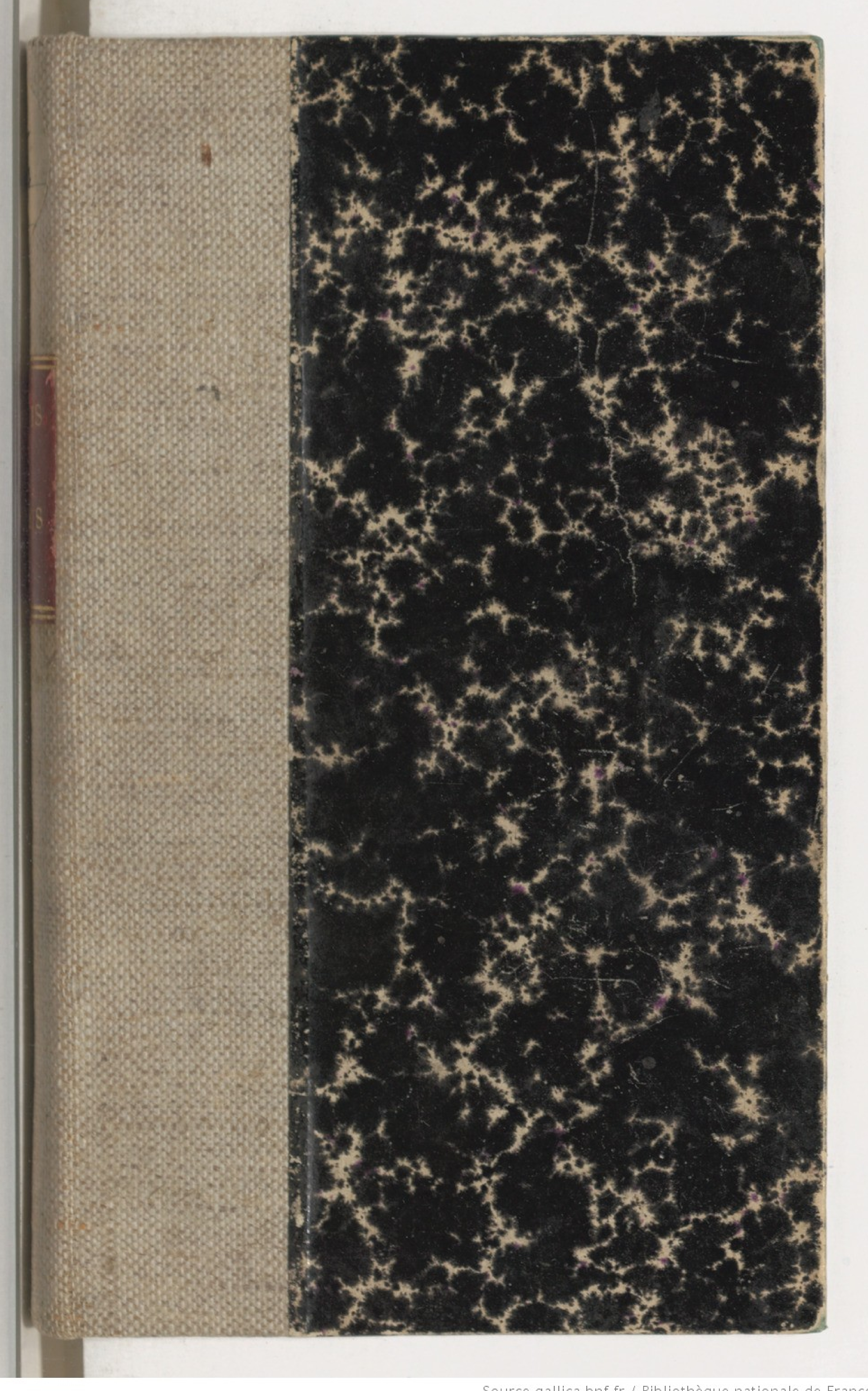
Poésies de Étienne Eggis, avec une notice biographique et littéraire par Philippe Godet. En causant avec la lune. [...]







POÉSIES

DE

ÉTIENNE EGGIS

AVEC

Une notice biographique et littéraire

PAR

PHILIPPE GODET

En causant avec la lune. — Voyages aux pays du cœur.

NEUCHATEL
LIBRAIRIE A.-G. BERTHOUD

—

M DCCC LXXXVI

ETIENNE EGGIS

NEUCHATEL — IMPRIMERIE ATTINGER

POÉSIES

DE

ÉTIENNE EGGIS

AVEC

Une notice biographique et littéraire

PAR

PHILIPPE GODET

En causant avec la lune. — Voyages aux pays du cœur.

NEUCHATEL

LIBRAIRIE A.-G. BERTHOUD

M DCCC LXXXVI

NOTICE

Cette notice a été couronnée par l'Institut national genevois,

au Concours d'histoire littéraire de 1884.



ÉTIENNE EGGIS

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

Mes jours s'en sont allés errant.
VILLON *(Grand Testament)*.

A l'âge où j'étais étudiant, — voilà tantôt vingt ans de cela, — j'assistais un jour à une vente de livres : un vieux bouquiniste de Neuchâtel venait de mourir, ne laissant à ses collatéraux qu'une vaste bibliothèque qui fut vendue par les soins de la justice. En parcourant du regard les rayons où se trouvaient réunis pêle-mêle des livres très divers, j'avisai

un volume broché dont le titre piqua ma curiosité : *Etienne Eggis. Voyages aux pays du cœur*, avec cette épigraphe tirée de Gœthe : *Schlafe! Was willst du mehr?* et la mention : Michel Lévy, 1853. C'était un volume de vers. Le nom du poëte m'était inconnu. J'avais heureusement auprès de moi un homme qui a tout lu et qui a autant de mémoire que d'esprit, — ce qui n'est pas peu dire, — M. Félix Bovet. Le nom d'Eggis réveilla immédiatement pour lui le souvenir d'une strophe qu'il se mit à réciter, comme s'il l'avait lue de la veille :

Je n'avais pour tous biens qu'une pipe allemande,
Les deux Faust du grand Gœthe, un pantalon d'été,
Deux pistolets rayés non sujets à l'amende,
Une harpe légère, et puis.... la liberté.

Sur cet échantillon, je demandai à acheter le volume : la mise à prix fut de *dix centimes!* Je fus seul enchérisseur, — il me fut adjugé, et je l'emportai en me disant que les quatre vers qui m'avaient séduit valaient bien les deux sous qu'ils m'avaient coûtés.

A l'âge où j'étais alors, l'enthousiasme est extraordinairement facile. Je lus et relus les poésies d'Eggis et crus avoir découvert un astre de première grandeur. J'en ai rabattu dès lors, ai-je besoin de l'ajouter ? Mais si mon admiration trop fervente a fait place à une appréciation plus calme et plus mesurée, une très vive sympathie m'est restée pour ce poëte au talent vigoureux et original, qui n'est pas le moindre de ceux qu'a produits notre pays romand et qui méritait de ne pas mourir tout entier.

I

La famille Eggis est d'origine allemande, mais Etienne reçut à Fribourg une éducation toute française; il a ainsi participé du génie et du tempérament des deux races. Il apprit l'allemand

sans effort, et il lui arriva même quelquefois, si nous l'en croyons, de penser en cette langue. Voici, en effet, comment il s'exprime dans une note qui précède un de ses plus curieux poëmes : *Impressions d'ivresse d'un poëte allemand :*

« Vous qui aimez la sainte et vieille Allemagne, la robuste et féconde poésie germanique éclose au pied des cathédrales, dans les bruissements des forêts, vous lirez peut-être avec indulgence l'œuvre bizarre, mais sincère, que je vous offre. *Ce poëme a été écrit d'abord en allemand*, dans une brasserie de Leipzig, entre un tonneau de bière, une pipe et un piano, puis traduit à Paris, quand le vent des voyages eut poussé ma jeunesse vagabonde vers la grande ville.... »

J'ai cité ce passage, non seulement parce qu'il nous montre chez Eggis l'influence d'une double nationalité, mais parce que ces simples lignes suffisent déjà à faire connaître assez exactement son caractère et sa vie : nous y trouvons tout à la fois et son enthousiasme romantique, que partageait la génération d'hier, pour la « vieille Allemagne » ; et le piano, qu'il aimait de toute

son âme, et la pipe et la bière, qu'il aimait trop; sa complaisance enfin à parler de lui-même et de cette odyssée qui commence en Allemagne et se poursuit à Paris, pour venir s'achever tristement à Berlin, trois ans avant cette guerre qui devait mettre aux prises les deux grands pays chéris par lui d'une égale ferveur.

Fribourg est catholique, et ce fait n'est sans doute pas insignifiant au point de vue artistique; la direction imprimée à l'éducation, l'influence des jésuites et de leur enseignement, des rapports fréquents avec la France, ont donné à ce canton un caractère plus particulièrement français. Il est tel écrivain fribourgeois dont le style offre des qualités d'aisance et d'élégante limpidité qui ne sont pas toujours le privilége des écrivains romands. Puis le culte catholique, par les séductions extérieures de son rite, parle plus vivement à l'imagination que le culte réformé et tend à développer le sens et l'amour de la forme.

Eggis, né à Fribourg le 25 octobre 1830, grandit près du sanctuaire. Son père, M. Auguste Eggis, musicien de talent, qui vit encore, fut longtemps maître de chapelle à la cathédrale de

Saint-Nicolas, et le jeune Etienne, comme Hégésippe Moreau, fut enfant de chœur :

Quand, à la Fête-Dieu, je portais l'encensoir…

La mére d'Eggis était de Fribourg, et non point française, ainsi qu'il le donne à croire dans ce vers :

La France, sol fécond, *beau pays de ma mère…*

Saisissons cette occasion de mettre le lecteur en garde contre la fertile imagination du poëte : les détails qu'il fournit sur sa carrière et ses aventures ne doivent pas être pris au pied de la lettre, et ne sont souvent que le jeu d'une fantaisie qui se plaît à étonner le lecteur trop crédule. Ce qui est vrai, c'est que la famille Eggis avait en France des relations de parenté qu'il est intéressant de noter. M. de Sénancour, le célèbre auteur d'*Obermann*, avait épousé, en 1790, à Fribourg, Marie-Françoise de Daguet; celle-ci avait un frère dont la fille, Françoise-Henriette-Madeleine

de Daguet, épousa M. Auguste Eggis; leur fils Etienne, notre poëte, était donc petit-neveu par alliance de M. de Sénancour.

Les familles Eggis et de Sénancour entretinrent longtemps des rapports d'amitié, dont j'ai sous les yeux, grâce à l'obligeance des parents du poëte, de nombreux témoignages. *Obermann* fut écrit sous les ombrages d'Agiez, dans la villa Daguet, aux portes de Fribourg. Etienne Eggis reçut son prénom en souvenir de son grand-oncle. La fille de ce dernier, Mlle Eulalie de Sénancour, morte en 1873, et qui fut elle-même un écrivain d'un talent agréable, faisait de fréquents séjours à Fribourg; elle était en correspondance suivie avec le père de notre poëte, qui n'eut pas d'amie plus fidèle et plus dévouée. Je laisserai quelquefois la parole à cette femme pleine d'esprit et de bonté, qui, dans presque toutes ses lettres, glisse pour son « bon Etienne » un mot affectueux.

C'est ainsi qu'elle écrit en février 1835 :

« Parlez-moi longuement de tout ce qui vous intéresse, du gentil Etienne, de mon bon gros Victor,

du gracieux Xavier. J'embrasse toutes ces jolies joues. J'aime à me rappeler les bons moments passés ensemble, ce doux intérieur d'une famille estimable; puisse-t-elle prospérer toujours comme elle le mérite, — car il ne suffit pas de le mériter, malheureusement ! »

Victor et Xavier sont deux frères jumeaux plus jeunes qu'Etienne, et qui moururent tous deux le même jour, âgés de cinq ans. Etienne leur a donné un souvenir dans ces vers :

Ensemble ils étaient nés sous l'aile maternelle;
Ensemble ils sont partis pour la vie éternelle,
Riants et gracieux...
Six mois après, leur mère expirait de souffrance,
Mais son œil, en mourant, brillait de l'espérance
De les revoir aux cieux.

La mère du poëte, « notre bonne et douce Madeleine », comme l'appelle Mlle de Sénancour, mourut à vingt-six ans; Etienne avait neuf ans à peine. Plus d'une fois, sa poésie évoque le souvenir de celle que Dieu lui avait si tôt reprise :

Toujours je la revois; dans mes veilles, partout,
Douce et triste toujours cette image est debout...

Etienne fit ses études chez les jésuites, jusqu'à leur expulsion en novembre 1847. Ses témoignages, en beau latin, attestent qu'il fut un bon élève :

« Je crois que ce sera un bon et honnête garçon, écrit la cousine ; *il s'agit de vouloir et de vouloir fortement.* »

Elle voyait juste : ce qui manquait le plus à Etienne, c'était précisément *la volonté.*

Dans l'intervalle des classes, son père s'était attaché à développer son rare talent musical. Il fut même sérieusement question qu'il se vouât complétement à la musique. Mlle de Sénancour lui conseillait ce parti plutôt que la carrière si difficile et si incertaine des lettres; elle lui écrit par exemple :

« Vous avez du goût pour la poésie et la littérature, mais je vous engage fort à ne considérer cette occupation que comme un accessoire, un agrément,

parce qu'avant tout il faut vivre et qu'aujourd'hui la culture des lettres ne va qu'à ceux qui ont quelque fortune... Une existence soucieuse et sans lendemain n'est pas tolérable... Ce serait une grande satisfaction pour votre bon père d'être rassuré sur votre avenir; il le mérite bien... »

Et la lettre se termine par un trait délicat à l'adresse du poëte de dix-huit ans :

« Adieu, mon bon Etienne... Je voulais te traiter en grand jeune homme en cessant de te tutoyer, mais je retombe volontiers dans mon habitude, qui est plus amicale. »

Mlle de Sénancour parlait à son protégé le langage de la raison et de l'expérience : n'avait-elle pas vu l'auteur d'*Obermann* aux prises avec les difficultés de l'existence de l'homme de lettres ?

L'offre d'une position pour Etienne vint tirer d'embarras son père : il s'agissait d'une place de précepteur à Munich, chez le comte de Drechsel, gendre du prince Charles de Bavière. La cousine parisienne s'empresse de féliciter ses « bons Fribourgeois » ; elle écrit au père :

« Voilà donc notre pauvre Etienne éloigné de sa famille. Comment s'en trouvera-t-il, si jeune, n'ayant aucune habitude du monde, n'ayant jamais vécu parmi des étrangers ?... Il m'a écrit une lettre charmante, pleine de cœur et de sensibilité. Elle prouve qu'il sent bien ce que vous avez fait pour lui... Il déclare qu'il a de l'ambition ; c'est le moyen d'arriver à quelque chose, pourvu qu'il ait la persévérance et la force nécessaires. Les intentions, du reste, sont excellentes et je m'attache à les encourager ; je crois que c'est à propos d'après son caractère. Il est susceptible ; ce n'est pas mauvais signe. Il faut ménager cette susceptibilité pour en tirer un bon parti. Certes, *il ne manque pas du côté du cœur...* »

Etienne partit au printemps 1848 pour Munich. Tout alla bien d'abord dans sa nouvelle situation. La cousine continue à recevoir de *charmantes lettres* de lui, — et elle communique ses impressions au père du jeune précepteur :

« Notre Etienne n'est plus un enfant ; ses lettres sont d'un jeune homme qui promet. Cette correspondance m'attache de plus en plus à lui. Lors même qu'il ne recueillerait pas de la gloire, comme il en montre la prétention et qui est une grande

affaire, ce sera du moins, j'y compte, un jeune homme distingué par son intelligence et la bonté de son cœur. Il a des intentions excellentes. L'amour-propre en outre le soutiendra... D'après ses dispositions, je crois qu'il faut l'encourager, en le modérant un peu. Je suis émerveillée qu'il se maintienne favorablement dans sa nouvelle position. »

On ne s'émerveilla pas longtemps. Eggis était d'humeur capricieuse, très impatient de toute discipline, et il avait foi dans sa destinée, qu'il rêvait brillante : l'orgueil est un des traits saillants de son caractère. Cet orgueil eut, paraît-il, à souffrir, non des maîtres, mais des valets, et il n'en fallut pas davantage pour que le jeune homme quittât fièrement la maison princière, où il fut regretté et de ses deux petits élèves et de leurs parents.

Il devint étudiant à l'université de Munich. Son cousin, M. Alexandre Daguet, le savant historien de la Suisse (1), lui donne par lettres de sages conseils de conduite (« ne pas trop hanter la

(1) Je dois à l'obligeance de M. Daguet la communication de quelques lettres d'Etienne Eggis et de plusieurs détails biographiques.

Kneipe »); il l'engage à solliciter du directeur de l'instruction publique de Fribourg une bourse qui lui permette de continuer ses études. Mais voilà bien Eggis ! A cette seule idée de solliciter quelque chose, il se cabre et se drape dans sa fierté, plus austère que don César de Bazan, qui, au besoin, ne dédaignait pas les écus de don Salluste. Au surplus, Etienne n'avait pas l'intention sérieuse d'étudier le droit ; il redoutait la bourse, parce qu'elle lui eût imposé une sorte d'obligation de travail. A ce moment, la muse l'a saisi : il écrit des vers et les publie dans le *Courrier de Munich*. On aime à y trouver déjà quelques strophes mélodieuses telles que celle-ci :

O poëte ! dis-moi quel secret les tourmente
Et les jours et les nuits,
Les flots tumultueux de la mer écumante
Aux étranges ennuis ?

C'est alors qu'il ébauche une partie des poésies qui forment son premier volume. Il entre en rapport avec quelques écrivains allemands, entre autres avec Geibel ; il croit en son avenir

et réussit sans doute à faire partager ses espérances aux siens, car la « cousine parisienne » — c'est ainsi qu'elle signe — écrit au père :

« Parlez-moi surtout du cher Etienne, qui donne des espérances. Fasse le ciel que le sort lui vienne en aide ! »

M. Daguet, qui fut un des conseillers fidèles — et trop peu écoutés — du jeune poëte, l'engage en vain à s'occuper d'une façon régulière et pratique, à étudier sérieusement. Etienne répond par des lettres où s'étalent candidement ses illusions :

« Une voix me dit, là, au fond du cœur, que mon nom sera connu de la postérité, que je boirai à la coupe de la gloire, et la gloire que je veux, ce n'est point celle dont le retentissement expire aux murs d'une petite ville. Si je ne puis l'acquérir, alors je mourrai jeune. »

Dans une autre lettre, je trouve ce passage :

« Il est bien peu d'hommes qui dans ce siècle cultivent réellement *l'art pour l'art*. Chacun veut jouer

un rôle politique et l'on fait descendre la muse de son divin trépied pour lui apprendre à crier avec la foule sur les bornes des carrefours. »

De là, dit Eggis, la décadence de l'art :

« Où est-il le beau, l'antique temps où Corneille se bornait à être tout simplement Corneille et n'aspirait point à devenir *ministre des affaires étrangères ?* Oh ! non, l'art n'est point un passe-temps, la poésie n'est point un délassement qui ne doit occuper que les loisirs. C'est un culte, un sacerdoce... »

Voilà le mot lâché ! « *L'art est un sacerdoce;* » c'est le refrain de la bohême paresseuse, de Schaunard et de ses comparses.

« Un sacerdoce, poursuit Eggis, dont peu sont revêtus, mais dont les élus n'abandonnent point l'autel pour aller devant la porte du temple crier avec la populace. »

Il continue sur ce ton d'exaltation juvénile : le poëte a ses souffrances, mais aussi ses heures d'extase inconnues du vulgaire, « l'auréole du Christ après l'éponge de fiel. » Et il arrive à l'ar-

ticle *paresse,* dont M. Daguet avait touché un mot :

« Quant à la vie paresseuse dont vous me parlez, je ne crois pas que le maçon puisse accuser l'architecte de paresse, parce que ce dernier ne vient pas avec lui remuer la truelle et le ciment. »

Raphaël est-il un paresseux, quand il s'abreuve d'air et de lumière ?... Le poëte peut-il produire autre chose que des poésies ?

« Braves gens, n'en viendrez-vous pas bientôt à vous révolter contre les rosiers parce qu'ils ne produisent pas de pommes ? »

Le nom de *Stello* parait naturellement dans cette lettre. Ah ! M. de Vigny, voici encore une de vos victimes ! — Quand, après la représentation de *Chatterton,* M. Thiers, alors ministre, recevait des lettres de poëtes obscurs, qui le sommaient de leur venir en aide, il s'écriait de sa voix aiguë : « Je devrais renvoyer tout cela à M. de Vigny. »

Ces lettres nous laissent entrevoir tout l'avenir

d'Eggis : il répugne à toute vie réglée ; il suivra sa fantaisie. En effet, dès ce moment, il se met à parcourir l'Allemagne, faisant des vers, vivant au jour le jour. C'est cette vie vagabonde qu'il a contée dans les beaux vers pleins de souffle intitulés *Bohême*. Ce curieux récit, qu'on lira dans ce volume, est vrai dans ses traits généraux, sinon absolument exact dans les détails.

Quant au père, il se doutait bien de ce qui se passait, et il exprimait ses anxiétés à Mlle de Sénancour, qui, de son côté, s'efforçait de le rassurer :

« Notre Etienne se livre trop à la poésie, dites-vous ? Je lui ai dit à cet égard tout ce que je pouvais, mais je vois que chez lui cette disposition est trop prononcée pour que nous puissions l'arrêter sur cette pente, surtout s'il vient de recevoir des encouragements d'une plume illustre... »

La *plume illustre*, c'est Victor Hugo. Eggis lui avait adressé des vers (qui de nous n'a pas plus ou moins écrit à Victor Hugo ?), des vers où il l'appelait : « Prophète à l'œil de feu,... vatès de

l'avenir! » — Victor Hugo avait répondu (il répondait toujours, lui... ou son secrétaire) :

« Je suis, Monsieur, absolument étranger à la presse, et c'est un regret pour moi en ce moment, car je serais heureux de mettre sous les yeux du public et d'envoyer, pour ainsi dire, au succès et à la renommée les beaux et nobles vers que vous me faites lire. Je vous remercie d'avoir bien voulu attacher mon nom à ces inspirations d'un esprit élevé et je suis heureux de vous offrir l'expression de mes plus vives sympathies.

« Victor HUGO. »

Les vers à Victor Hugo ne sont pas plus mauvais que d'autres :

O poëte au luth d'or! Prophète à l'œil de feu!
De ma harpe novice à toi les mélodies!
Comme un ruisseau des bois aux vagues agrandies
Bondit aux grandes mers en ses courses hardies,
Ainsi mon âme à toi demande son ciel bleu!...

Ces vers sont d'un enfant de dix-huit ans. Mais, à travers les impropriétés, les gaucheries

de langage, on discerne une certaine fermeté d'accent, je ne sais quelle audace de ton et d'expression qui ne durent pas déplaire au poëte des *Rayons et les Ombres*.

La lettre de Victor Hugo tourna la tête à notre poëte : il revient à Fribourg et prend une grande résolution, qu'il communique par les lignes suivantes à son cousin, M. A. Daguet :

« Monsieur et cher cousin,

« Quand vous recevrez cette lettre, je serai bien loin de vous; je serai sur la grande route qui mène à Paris. Pardonnez-moi d'être parti sans vous dire adieu. J'ai quitté Fribourg sans avertir personne, pas même mon père. La vie de notre ville m'est impossible. J'ai là, au cœur, une activité horrible qui me dévore et, faute d'épanchement, rend mes jours tristes et mes nuits sans repos. Je ne puis pas m'astreindre, moi, aux occupations mesquines de l'existence qu'on mène à Fribourg : tourner comme un cheval de ferme la roue de cette vie monotone et stupide...

« Mon père s'est refusé absolument à me laisser partir; je l'ai prié, supplié, conjuré de me laisser aller tenter la fortune dans les pays lointains; que je

saurais bien, seul, me faire un nom et une fortune. Il m'a répondu : « Tu es un fou ! » — Oui, *fou,* si je ne réussis pas; mais si la fortune me favorise, on appellera cette folie instinct d'en-haut, vocation, fermeté...

« Croyez cependant que j'ai bien souffert avant d'en venir à cette résolution désespérée : j'ai versé bien des larmes, seul et caché, avant de me résoudre à abandonner ainsi la maison paternelle; mais je serais mort dans deux mois si je devais vivre encore ce temps de la vie que l'on mène à Fribourg... J'ai ri, moi aussi, il y a un temps, de ces douleurs incomprises, fort à la mode aujourd'hui; mais j'ai fait maintenant la triste expérience de leur vérité; je n'ai pas rencontré encore dans la vie, ni à Munich, ni ici, un être qui sympathisât entièrement avec moi : j'ai des impressions, des sentiments particuliers, étranges, dont je ne puis me rendre compte.... Croyez-moi, j'obéis à ce quelque chose de sacré et d'irrésistible qu'on appelle une *vocation;* y résister, c'est résister à Dieu... Je ne m'abuse aucunement sur les conséquences possibles de ma résolution, sur la perspective d'une vie tourmentée, sur la misère et les déceptions qui m'attendent peut-être : c'est là le sel que je veux pour assaisonner ma vie; je ne recule pas devant cet avenir, je l'accepte d'avance dans tous ses côtés les plus sombres...

« Je vous répète ici ce que j'ai dit à mon père : Si je suis heureux, je viendrai partager mon bonheur avec vous ; si je suis malheureux, jamais vous n'entendrez parler de moi.

« Je finis en vous priant de communiquer cette lettre à notre bonne cousine de S., à son arrivée à Fribourg. Ne me jugez pas trop sévèrement quand vous serez ensemble ; croyez qu'il y a quelque chose en moi qui ne sera jamais ni fou ni mauvais, et cette chose, c'est le *cœur*.

« Je vous aimerai toujours... Je vous embrasse, peut-être pour la dernière fois...

« Etienne EGGIS. »

Plein d'espoir et de chimères, voilà notre poëte parti à pied, le sac au dos, pour la ville de ses rêves :

Grisant mon jeune cœur d'illusions candides,
Seul et toujours à pied, je m'en vins vers Paris...
J'escomptais l'avenir dans mes rêves splendides...

II

Le 15 juillet 1850, Mlle de Sénancour, qui, depuis la mort de l'auteur d'*Obermann,* habitait Nemours, écrivait ce qui suit au père du poëte :

« Je suis fort inquiète d'Etienne, et je pense que vous êtes en mesure de me donner de ses nouvelles. Il m'est arrivé le 23 juin, à mon grand étonnement, car je le croyais de retour à Munich. Je l'ai reconnu presque aussitôt. Sa présence m'a causé un vrai plaisir, auquel a bientôt succédé une sorte de consternation, quand j'ai su qu'il était parti à votre insu et avec très peu de ressources, pour tenter fortune à Paris. »

Elle ajoute qu'Etienne s'est bien gardé de la consulter et qu'elle déplore de ne pouvoir rien faire pour lui, ayant, depuis la mort de son père, renoncé aux rapports purement littéraires.

« Je lui ai exposé les difficultés extrêmes pour lui

de se créer des ressources dans ce chaos où toutes les ambitions, tous les intérêts opposés se heurtent, se pressent et s'écrasent....

« Ses poésies ne sont pas sans mérite et donnent des espérances, mais lors même qu'en les travaillant bien et en acquérant le goût indispensable, il produirait un bon recueil, comme ressource directe ce n'est rien....

« Voilà dix-sept jours qu'il m'a quittée, et je n'ai point de ses nouvelles; il ne s'est point présenté chez des amis de mon père qui se trouvaient ici et qui lui avaient donné leur adresse... Il n'est guère resté plus de trois jours chez moi; il était pressé de savoir à quoi s'en tenir sur son entreprise. C'est avec chagrin que je l'ai vu partir...., ne pouvant le confirmer dans des espérances que je ne partageais guère. J'ai dû même le contrarier dans plusieurs de ses idées, mais il faut être avant tout sincère, surtout avec ceux qui vous intéressent; plus tard, ils apprécieront... Après son désenchantement, après avoir reçu le baptême du malheur, il se résignera comme tant d'autres à solliciter une condition plus humble que celle qu'il s'était promise. »

Quelques jours après, le poëte donne signe de vie; Mlle de Sénancour lui adresse des lettres

pleines à la fois de raison et de tendresse; elle lui donne de bons conseils, même des encouragements. Puis, au bout de quelques mois, elle apprend avec effroi qu'il se fait imprimer et lui prédit qu'il mangera de l'argent :

« Tu n'as rien écouté, mon pauvre Etienne; sans aucune idée du train des choses dans cette cohue de Paris, tu n'as consulté que ta passion, et contre le gré de tous ceux qui s'intéressent à toi, tu es venu t'engloutir dans ce gouffre. Hélas! tu ne seras pas le premier papillon qui sera venu se brûler les ailes à ce flambeau qui dévore plus qu'il ne vivifie! Il faut des années d'essais, d'études, de tâtonnements pour obtenir un succès. Balzac, avec tout son savoir et son esprit, a écrit trente volumes avant d'avoir un nom.... Il faut que ton goût se forme, que tu remplaces dans ton recueil les pièces faibles par des meilleures, que tu consultes un homme capable avant de livrer tes poésies à l'impression. Tout cela demande du temps, et en attendant, il faut vivre.... Voilà pourquoi je t'aurais détourné de cette haute folie de venir à Paris.... Aussi tu ne m'as pas consultée. M. Glasson (1), à Fribourg, pouvait aussi avoir des

(1) Le poëte fribourgeois Nicolas Glasson.

prétentions : il s'est sagement borné à rester sur le sol natal, à y occuper un emploi qui le fait vivre en famille.... Mon frère, à quinze ans, voulait devenir maréchal de France ; il s'est retiré avec le grade de capitaine et ne s'est pas brûlé la cervelle pour cela.

« Chacun est plus ou moins empêché par le sort ou par le devoir envers les siens, qui doit passer avant tout. »

Le devoir avant tout : c'est un principe qui n'entra jamais dans la conscience d'Etienne. La fantaisie avant tout : voilà sa vie, et vainement la bonne cousine le prêchera. La lettre que je viens de citer s'appliquerait à beaucoup d'autres qu'à Eggis : Hégésippe Moreau, Imbert Galloix, par exemple ; encore ce dernier n'eut-il pas une tante pour lui donner de tendres conseils et y ajouter un post-scriptum comme celui-ci :

« Les chaussons drapés qu'on a dû te remettre te serviront pour le lit, lorsque tu te couches avec les pieds froids. »

C'est vers ce temps, à la fin de 1850, que

notre poëte publia son premier volume de vers : *En causant avec la lune.*

La plupart des pièces qui le composent ont été écrites en Suisse et en Bavière, de dix-sept à vingt ans. Le poëte l'a dédié à son père ; il y a mis une préface dans le ton romantique d'alors et qu'on ne relira pas sans sourire un peu. Que le temps passe vite et que la mode est prompte à vieillir ! Ecoutez ce début :

« Il existe ici-bas une classe d'hommes étranges. Ils portent des cheveux longs et bouclés comme le Christ.

« Ils ont dans leur large prunelle le regard fixe, ardent et profond des aigles, des lions et des rois. Ils aiment la lune, la mer, les montagnes... Ils passent à travers les foules, calmes, rayonnants et doux... »

Et dire qu'il y a trente ans, un garçon d'esprit comme Eggis traçait avec conviction ce portrait du poëte fatal et chevelu ! Riez, d'ailleurs, si vous voulez : Eggis, lui, ne riait pas. Ce n'est que plus tard qu'il devint amer. Alors, fraîchement arrivé de Munich, moins français qu'alle-

mand, il a encore cette innocence de se prendre au sérieux, qui ne messied pas au jeune homme :

« J'aurai foi et courage; pauvre et humble artiste, je continuerai mon œuvre solitaire, calme, grave et serein. Rempli de la sublime et sainte folie de l'art, je travaillerai comme les vieux maîtres allemands ou italiens du moyen âge, sans me laisser troubler par les bruits du dehors et les rumeurs de la place publique. Je laisserai rire les hommes qui n'ont point de cœur, et je marcherai toujours en avant, sans colère et sans haine, la flamme au cœur, la harpe en bandoulière et les yeux sur l'horizon où resplendit, calme et éternel comme Dieu, le vaste et splendide soleil de l'art... »

Puis le poëte croit devoir excuser l'accent de républicanisme farouche qui règne dans quelques-unes de ses poésies : n'a-t-il pas vu « le gendre d'un prince royal de Bavière frapper ses paysans ? »

Enfin, il a une façon à lui de désarmer à l'avance la pointilleuse critique :

« Quant au titre de mes poésies, je n'ai qu'une ré-

ponse à faire à ceux qui m'en demanderaient l'explication. Cette réponse, c'est : *l'inviolabilité de ma fantaisie.* »

Nous voilà avertis. Monsieur n'entend pas qu'après lecture on lui demande ce que peut bien signifier son titre, qui prête à la lune une importance que le contenu du volume ne justifie point. Acceptons et lisons.

L'influence de la poésie et de la culture allemandes apparait dès le premier morceau, intitulé *Sehnsucht.* Aujourd'hui, un pareil début ne serait pas heureux. Il y a trente-cinq ans, il pouvait être habile : l'Allemagne était encore pour la France le pays des ballades, des burgs et des burgraves, un magasin de bric-à-brac moyen âge :

La langue de Jean-Paul a des mots doux et vagues...
Il en est un surtout. Vague aspiration
De l'âme vers les cieux, espérance indicible,
Désir indéfini d'un bonheur impossible,
Ce mot réunit tout. C'est le chant que Mignon
Module sur sa harpe a son blond compagnon ;
C'est le chant éternel qu'exhalent les cœurs vierges...

Ce premier morceau donne assez bien la note du volume, qui est en somme germanique d'inspiration. On y trouve une sorte de symphonie fantastique, où s'entre-répondent les Alpes, les torrents, le myosotis, la marguerite, la rose des Alpes, l'aigle, l'homme enfin, farouche et révolté :

Misérables jouets d'étranges destinées,
Nous roulons sous le vent comme le flux des mers;
Nous tombons en chemin comme des fleurs fanées,
Sur nos lèvres toujours ayant des mots amers.
Rien ne peuple là-haut tous ces cieux grands et vides,
Non! rien que le néant où retournent nos jours;
Et c'est vers toi, néant, que mes désirs avides
S'en vont pour blasphémer et blasphémer toujours.

A ces imprécations de l'homme, seul mécontent dans la création, la nature entière répond par un hymne à Dieu qui est le finale de la symphonie.

Il ne faut pas s'y méprendre : le sentiment religieux n'est ici qu'un prétexte à faire du lyrisme. A proprement parler, la poésie d'Eggis, sauf quelques éloquents retours à la foi de l'enfance,

vit assez étrangère à toute religion, et quand elle y touche, c'est d'une main inhabile et un peu profane :

> O jeune philosophe aux longs cheveux bouclés !

Ainsi Eggis apostrophe le Christ en 1849; c'est du Renan avant la lettre.

Plus loin, voici une ballade allemande mystique et douce, qui fait penser aux contes du bon chanoine Schmidt; puis quelque romance gothique écrite dans ce goût moyen âge un peu rococo, mis à la mode par Millevoye et Alfred de Vigny, où le héros s'appelle *Edgard* et où l'amante répond au nom d'*Ethelgive,* qui répond lui-même à la rime *ogive*....

Mais l'Allemagne a fourni à Eggis des thèmes d'une actualité plus vivante. Dans son poëme portant le titre un peu long : *En rencontrant sur les grands chemins de l'Allemagne et de la Suisse les pauvres réfugiés allemands sans pain et sans asile*, on remarque, parmi beaucoup de méchants vers, quelques strophes qui ont du souffle et de l'ampleur :

Il bondit, il bondit en sa course éternelle,
Comme un enfant conduit par la main maternelle,
Sous le souffle de Dieu, le flot de l'avenir !
Il nous roule, là-bas, vers la rive fleurie
Où les pauvres enfin auront une patrie,
Et déjà l'aube luit de ces jours à venir...

. . . .

Courage, ainsi, vous tous, qui venez des vallées,
Des plaines et des monts, où des voix exhalées
Veulent leur part aussi du jardin paternel !
Marchons, frères, au but où les nations roulent,
Au travers des cités qui sous nos pieds s'écroulent...
Celui qui nous conduit s'appelle l'Eternel !

Voilà Eggis lancé dans la poésie humanitaire, chère aux poëtes de la deuxième République. Ses vers ne sont ni pires, ni meilleurs que beaucoup d'autres portant la même date. Il écrit, lui aussi, en décembre 1848, sa *Marseillaise de l'avenir*, qu'il dédie à Eugène Sue. Une autre pièce, *le Pèlerin,* est dédiée à Eugène Pelletan, un des maitres dans le genre apocalyptique.

Evidemment, notre jeune homme n'est pas encore « le moins crédule enfant de ce siècle sans foi ». Paris le guérira de ses candeurs helvétiques et bavaroises.

Tel est ce volume, fruit de la première jeunesse; il en porte toutes les traces; surtout on y sent cette foi naïve de l'auteur en sa propre importance et cette conviction que le moindre détail, la moindre date relative à lui-même ne saurait laisser le public indifférent. Plusieurs de ses poésies sont suivies de notes destinées à fixer le souvenir de l'heure solennelle où elles sont écloses: « *Ecrit au mois de juin 1847, quand j'allais écouter les fauvettes dans les noisetiers du canton de Fribourg;* » ou bien : « *Ecrit dans les montagnes de Bavière, un soir d'automne, pendant que le vent gémissait dans les bruyères;* » ou bien encore : « *Une nuit de septembre, pendant qu'il pleuvait dans la rue Saint-Jacques.* »

Sentez bien ce qu'il y a de juvénile ingénuité dans la remarque de cette pluie, qui semble s'être localisée rue Saint-Jacques, devant la porte du poëte, comme pour scander sa rêverie de son bruit monotone!

Le lecteur sourit : « Le fat, dit-il, qui pense être le centre du monde! » Eh bien, l'artiste a besoin de ce sentiment-là, de cette espèce d'oubli de tout ce qui n'est pas lui et son œuvre, de

cette aveugle et robuste foi dans la complaisante attention du public. Supprimez tout cela, vous supprimez la poésie personnelle. Pour se chanter soi-même, il faut bien se croire intéressant.

Notre poëte rêvait surtout d'obtenir le suffrage des femmes, que nul poëte n'a jamais dédaigné, et il va jusqu'à solliciter de ses lectrices un baiser d'encouragement :

> Lectrices aux beaux yeux, le refuserez-vous !...
> Je le porterais fier sur mon front doux et pâle
> Et j'oublierais la gloire en ce bonheur secret...

Comme si le baiser n'était pas aussi de la gloire ! Que reste-t-il d'Alain Chartier, sinon la légende du baiser de Marguerite d'Ecosse ?

Comment fut accueilli ce volume ? En Suisse, on en parla fort peu. A Paris, il eut un petit succès, auquel ne contribua pas peu un article de Jules Janin dans le *Journal des Débats*. Le spirituel critique avait été frappé de cette poésie très variée de ton, tour à tour énergique et gracieuse, et, pour donner une idée de la manière du jeune poëte *gallo-allemand* (c'est ainsi

qu'il l'appelait), il citait en les admirant les vers que voici :

Beaux comme ces héros que l'on voit dans les rêves,
Deux vieillards au grand front, sous le ciel large et bleu,
L'un vers l'autre penchés, causaient au bord des grèves :
L'un c'était l'Océan et l'autre c'était Dieu.

Mais il fallait vivre: Eggis paraît avoir offert sa plume à diverses publications périodiques; dans une lettre à son père, que j'ai sous les yeux et qui est du mois d'août 1851, il parle d'un petit journal charivarique qu'il rédige depuis un mois. Quel était ce journal ? Peu nous importe ; ce qui importe davantage, c'est que le poëte trouva des protecteurs et des amis, entre autres en la personne de M. Arsène Houssaye. Voici la lettre que m'écrit à ce sujet l'historien du *41e Fauteuil* :

« Après avoir *causé avec la lune,* en vrai poëte d'une originalité savoureuse, Eggis vint à moi. J'étais directeur du Théâtre Français. Je menais dans un château, aux Champs-Elysées, une vie luxueuse. J'avais destiné un pavillon à Gérard de Nerval, un noctam-

bule qui ne rentrait jamais chez lui et qui ne rentra plus chez moi dès que ce fut chez lui. Je donnai le pavillon à Eggis : il fut ravi. Mais le lendemain : « Que voulez-vous que je fasse ici, si je n'ai pas un piano et des cigares ? » — Il était beau fumeur et beau musicien. Il eut le piano et les cigares. — Mais le surlendemain : « Vous m'avez donné le logement ; mais la table ? » Il eut la table. Il fut heureux à ce point qu'il se promenait sur les toits comme un somnambule. On était d'ailleurs, chez moi, enchanté du voisinage, tant le piano chantait bien sous ses inspirations. Ce train de vie dura trois mois, une belle saison. Mais voilà qu'un jour le poëte disparut.

« Dans l'inquiétude, on enfonça la porte du pavillon. Que trouva-t-on ? Rien, ni Eggis, ni piano, ni mobilier. Je croyais rêver, quand je reçus un billet d'Eggis, qui prenait gaîment l'aventure et qui signait : *Votre affectionné voleur, Etienne Eggis*. J'oubliais de dire que la lettre commençait par ces mots : *Mon cher volé*.

« Je ne lui en voulus pas ; j'avais ri, j'étais désarmé. Je le rappelai, nous fûmes encore très bons amis.... Il croyait qu'entre poëtes tout doit être en commun.

« Il écrivit alors dans le journal l'*Artiste*, le *Voyage aux Champs-Elysées*, des portraits littéraires, des contes humouristiques, de quoi faire un charmant volume, que je ferai publier un jour.... »

Puisque je viens de faire appel aux souvenirs d'Arsène Houssaye, on me permettra d'introduire ici une autre citation, quelques pages tirées des *Souvenirs* de M. Maxime DuCamp. Dans un chapitre intitulé les *Revenants*, et où il parle successivement de Baudelaire, de Petrus Borel, de Philoxène Boyer, de Ch. Barbara et d'autres encore, voici le portrait qu'il trace de notre poëte :

« Est-ce par contraste que le souvenir de Barbara me rappelle celui d'Etienne Eggis, qui fut un type de bohême fantasque et très doux? Sans sa haute taille et quelque moustache, on l'eût pris pour une femme. Son teint rosé, ses longs cheveux châtains, ses yeux admirables l'eussent fait beau, si des dents douteuses n'avaient enlaidi son sourire. Il n'était pas Français; il appartenait à la Suisse et était né à Fribourg. Aux jours de son adolescence, il avait mené la vie vagabonde des étudiants allemands pauvres; à pied, il avait parcouru le duché de Bade, la Franconie, la Saxe, la Prusse et la Pologne, dormant au hasard parfois sous les arbres verts, parfois dans le fenil. Avant que les chemins de fer eussent sillonné l'Europe, on rencontrait souvent sur les routes d'Allemagne et de Suisse des étudiants qui marchaient

en petits groupes, le bâton à la main et le sac en sautoir. A la montée des côtes, ils attendaient les chaises de poste et les diligences ; ils tendaient leur casquette au nom de la théologie, au nom de la jurisprudence, au nom de la médecine, au nom du doctorat *utriusque juris;* on jetait une pièce blanche, et, en guise de remercîment, ces pèlerins de la science entonnaient une chansonnette.

« Cette existence que des poëtes ont célébrée, Eggis l'avait trouvée bonne et la regrettait. Il était venu à Paris pour y chercher fortune, la tête pleine de vers, comme un oiseleur qui apporterait des oiseaux dans sa cage. Les oiseaux avaient beau chanter, la fortune passait outre et ne s'arrêtait pas à les écouter. Les chansons n'étaient point désagréables cependant, et le *Voyage au pays du cœur* (1) n'a pas déplu aux gens de goût. Eggis y a parfois glissé quelques-unes de ces excentricités que repousse la pruderie de la langue française, mais qui sont de fines plaisanteries en Allemagne :

Les abeilles des bois sentent pousser leur dard ;
C'est le temps de chanter les baisers et les roses,
Fleurs du jardin des cieux dans nos fanges écloses,
Et de se restaurer de petits pois au lard.

(1) Le titre exact est : *Voyages aux pays du cœur.*

« Il ne faudrait pas le juger d'après cette boutade; ces vers sont ceux d'un jeune homme de vingt-un ans que le lyrisme emporte, mais ils sont bien faits, de vive facture, et viennent d'un poëte. J'avais recommandé Eggis au *Moniteur universel*. Louis de Cormenin n'y était déjà plus, et, malgré la volonté exprimée par le ministre Fould de n'attirer que des écrivains « connus et aimés du public », j'avais pensé qu'un homme parlant bien plusieurs langues étrangères, de leste prose et ayant besoin de gagner sa vie, pourrait être utile à un journal officiel. Je m'étais trompé. L'employé qui reçut Eggis était un malotru. Il le mit simplement à la porte par les épaules, ou peu s'en faut. Je me fâchai, je pris l'affaire à mon compte, et j'exigeai des excuses, qui ne furent pas ménagées à Eggis. Des excuses, pas plus que ses vers, ne lui donnaient à vivre; il disparut. Pendant longtemps et en toute occasion, je m'en informai; nul ne savait ce qu'il était devenu. J'ai appris qu'après avoir vagué en Italie et en Allemagne, après avoir collaboré à des journaux, dirigé la *Gazette des étrangers* à Berlin, il était mort le 13 février 1867 d'une maladie de poitrine (1). »

(1) Tel est le texte de M. DuCamp dans le volume où il a réuni ses articles. Il diffère un peu du texte primitif donné par la *Revue des Deux-Mondes*, et qui renfermait des erreurs qui ont été rectifiées

Je n'ai pu rassembler tous les écrits dispersés d'Eggis dont parlent Arsène Houssaye et Maxime DuCamp. Mais il est deux volumes qui méritent de nous arrêter quelques instants.

III

Sur la couverture de *En causant avec la lune*, Eggis annonçait quatre ouvrages, dont aucun, je crois, n'a paru, du moins sous le titre indiqué alors. On sait qu'en ce temps-là il était de mode

dès lors. Voici comment se terminait le passage que je viens de reproduire : « Il y a une douzaine d'années, je reçus une lettre datée de Suisse et signée *Etienne Eggis* : « Vous souvient-il de moi ? J'ar- « rive des bords du Gange : j'étais cymbalier dans un régiment de « cipayes. L'Inde, Monsieur, est un fort beau pays. »

Est-il besoin d'ajouter que notre poëte n'avait jamais vu l'Inde qu'en songe ? M. DuCamp a supprimé cette plaisanterie dans son édition définitive. Je la note ici, parce qu'elle peint notre « bohème fantasque ».

d'allécher la curiosité du public par des titres étranges, qui n'étaient parfois que de joyeuses mystifications. Jules Vabre, l'ami de Théophile Gautier, dut une célébrité éphémère à l'annonce, sur la couverture des *Rhapsodies* de Petrus Borel, de l'*Essai sur l'incommodité des commodes;* ainsi encore, Ernest Reyer annonçait le traité : *De l'influence des queues de poisson sur les ondulations de la mer.*

Eggis, à vingt ans, n'annonçait pas moins de quatre ouvrages « pour paraître prochainement » : *Hans Wald,* drame en trois actes ; *Yohonn,* drame en un acte ; *Auréol Bionda,* roman ; *A côté de l'orage,* poésies. Ce dernier recueil est sans doute celui qu'il publia en 1852, sous le titre de : *Voyages aux pays du cœur.* Dans une brochure publiée à Fribourg en 1862, Eggis a glissé quelques souvenirs de Paris, dont l'un se rapporte à ce second volume de vers :

« Un soir, en 1852, je venais de chez Michel Lévy. Mon second volume de poésies sortait de presse. Le premier exemplaire que je pus obtenir avait sa destination. Je courus de la rue Vivienne par les Champs-

Elysées jusqu'à une petite maison de l'avenue Châteaubriand, dans le quartier Beaujon. Je montai deux étages et sonnai. Un vasistas s'ouvrit. — Qui est-ce? dit une voix. — Etienne Eggis.

« On m'ouvrit. J'entrai dans un modeste petit salon à une croisée. Une table, une petite bibliothèque, une cheminée à feu; autour du feu, quelques grands hommes.

« Savez-vous chez qui j'étais? — Quand j'entrai, un vieillard auguste et doux se leva de son fauteuil et, me tendant la main : Bonsoir, poëte Eggis, me dit-il. Puis il m'offrit un siège auprès de lui.

« Savez-vous où j'étais? — Une dame de taille moyenne, pleine d'une dignité simple et chaste, m'offrit une tasse de thé.

« Savez-vous où j'étais? — La dame s'appelait tout simplement Lisette. Le vieillard auguste et doux, la France l'appelle — Béranger. — Tout tremblant, tout ému, les yeux pleins de ces belles larmes des vingt ans, j'offris, sans pouvoir parler, à ce simple grand homme mon pauvre volume. Béranger sourit, et il passa mon livre, encore humide de l'impression, aux mains des personnes qui entouraient la cheminée....

« On me fit l'honneur de critiquer mon livre. Béranger, lui, ne dit qu'un mot. Quand on jeta dans la discussion une appréciation un peu brutale de cer-

taines idées émises dans mon livre : — Messieurs, tout est relatif, Dieu seul est absolu.... »

Ce récit, à part la *chaste Lisette,* doit être exact. Ce qui est sûr, c'est que Béranger fit pour Eggis ce qu'il faisait pour les jeunes poëtes qui venaient à lui : il acheta une douzaine d'exemplaires des *Voyages aux pays du cœur,* pour les offrir à ses amis.

Ce recueil a une incontestable valeur. Poésie étrange, dont les audaces, il est vrai, ne surprennent plus guère, à côté de celles auxquelles nous ont accoutumés les jeunes parnassiens venus à la suite de Banville et de Baudelaire, puis les décadents d'aujourd'hui. Les excentricités d'Eggis sont de bonne soupe bourgeoise, comparées aux plats de haut goût que nous ont servis M. Rollinat dans ses *Névroses,* M. Richepin dans ses *Blasphèmes.* Mais en relisant Eggis, je demeure convaincu qu'il y avait chez lui une originalité plus réelle, une bizarrerie plus spontanée que chez ces dilettantes du genre macabre, qui spéculent sur l'étonnement toujours facile de la galerie. En peu d'années, Eggis a fait beaucoup

de progrès et s'est rendu maitre de son instrument. Les sentiments et les idées apportés d'Allemagne se sont modifiés au contact du monde parisien; le souffle de Voltaire a passé sur le cœur du poëte. Et puis la République est morte, le coup d'Etat de décembre a coupé court à son agonie; ce n'est plus le moment de faire vibrer la corde humanitaire; le scepticisme politique a remplacé la farouche ardeur de dix-huit ans : « Quand j'avais dix-huit ans, nous dit le poëte,

Je croyais qu'il est beau, sur la place publique,
De crier, l'arme au poing : Vive la République !
J'aurais voulu mourir, dans ma naïveté,
Pour la démocratie et pour la liberté.
Le peuple était pour moi ce champ encore en friche
Où germe l'avenir dans un sol gras et riche;
Je croyais qu'au bonheur chacun aurait sa part
Et que l'humanité s'en allait quelque part...
Oh ! que j'étais enfant ! . . . .

. . . .

Hommes ! infirmes nains qui faites les géants,
Qui remuez les cieux pour bâtir des néants,
Et croyez recueillir l'héritage d'Hercule,
Que votre orgueil stupide est vain et ridicule !

O mouches, vous croyez, d'un effort martial,
Faire avancer d'un pas le coche social,
Et vous ne voyez pas que le monde, sans terme,
Tourne autour d'un poteau comme un cheval de ferme,
Que vos efforts sont vains, et que l'humanité
Est un coucou traîné par la fatalité !

Parmi les pièces que contient ce second recueil, il en est d'autres qui sont d'une belle allure et animées d'un vrai souffle lyrique. Telle la première, intitulée *Bohème,* à laquelle j'ai déjà renvoyé le lecteur. — Le style est devenu plus ferme et plus franc, le vers plus coulant et plus souple ; l'expression est souvent d'un pittoresque heureux :

En cousant une rime aux deux coins d'une idée
Je m'en allais rêveur, le bâton à la main...
J'entonnais, la voix haute, un vieux lied allemand,
Les beaux vers empourpraient mon visage livide,
Et j'oubliais la faim dans cet enivrement.

Tout ce récit est débordant de sève et de jeunesse.

Eggis n'est au fond jamais entré dans le cou-

rant parisien; il l'a regardé passer, et il a fixé les curieuses impressions de ce spectacle dans son *Eclat de rire d'un bohême,* où il contemple la foule affairée courant à ses affaires et à ses plaisirs (1).

En plein Paris, les souvenirs d'Allemagne remontent au cœur du poëte, et il écrit quelques ballades, comme celle des *Chênes,* qui ont leur couleur bien spéciale et leur cachet propre. Je me figure que ses amis parisiens, gens avides d'imprévu, devaient écouter curieusement ce grand garçon pâle, quand il leur récitait ces œuvres étranges, tout imprégnées de poésie germanique, qui sont intitulées *Hans Wald* et *Les impressions d'ivresse d'un poëte allemand.*

Le premier de ces poëmes porte le même titre qu'un des drames annoncés sur la couverture du premier volume d'Eggis; il est peut-être intéressant de noter qu'il est dédié à M. Maxime Du-Camp. Hans Wald est un joueur de harpe que notre poëte a rencontré dans une auberge bava-

(1) Ce morceau et deux ou trois autres ont été recueillis dans le volume *En pays romand,* publié par les sociétés de Belles-Lettres (1883).

roise et qui lui a raconté l'histoire de sa douleur. On lira plus loin des fragments de ce poëme, déparé, hélas! par une folle débauche d'adjectifs. Une donnée analogue se retrouve dans les *Impressions d'ivresse d'un poëte allemand,* œuvre bizarrement passionnée, qui, par moments, éclate en cris sauvages auxquels succèdent de douces mélodies d'un charme étrange. C'est vraiment une ivresse, avec tous ses caprices heurtés, ses exaltations folles et ses retours amers. On trouvera plus loin les meilleurs fragments de ce poëme assez étendu. C'est là surtout que la fantaisie du poëte se donne carrière; il y raconte les voyages imaginaires dont j'ai parlé plus haut, et le biographe qui prendrait ces vers à la lettre serait singulièrement renseigné sur les aventures d'Etienne. Déjà, dans une autre pièce, il affirme avoir poussé sa pointe jusqu'au pays des *Kamtchadales;* ce lointain voyage parait n'avoir eu d'autre but que d'aller chercher une rime à *sandales.* A l'en croire, il n'est pas de continent que ce magnifique conteur n'ait exploré; il a fait jusqu'aux confins du monde des pérégrinations à rendre jaloux Cook et Bougainville :

J'ai parcouru longtemps, la torche dans la main,
Les cryptes insondés des vieux temples de l'Inde;
J'ai promené mes pas, las du murmure humain,
Plus loin que l'équateur où l'univers se scinde...

De là, il est revenu en Laponie, a salué ses vieux amis les Kamtchadales, puis, pour changer, « le Grœnlandais qui vit de son harpon »; il a gagné ensuite les forêts vierges du nouveau-monde; il a dormi sous le vaste baobab,

Pendant qu'un tigre noir que chassait un nabab
Pleurait dans le lointain ses hurlements de rage.

Ce somptueux bavardage aboutit à une conclusion mélancolique :

Pèlerin sans amis, voyageant pauvre et seul,
Sous tous les cieux connus j'ai passé solitaire
Et j'ai senti partout, comme un sombre linceul,
S'étendre sur mon cœur une tristesse austère.

Ainsi gémit le poëte, qui n'a pu trouver l'oubli dans l'ivresse et qui essaie enfin de le deman-

der à la mort; ce sont peut-être les plus beaux vers qu'il ait écrits :

Oh! la mort! cabaret mystérieux et morne,
Où tous les pèlerins qui viennent du berceau
Entrent en déposant à l'angle de la borne
Leur pourpre ou leurs haillons, leur sceptre ou leur roseau!...

Mais ce que j'aime en toi, sinistre hôtellerie,
C'est que toujours la porte est ouverte au passant :
Tous s'y viennent asseoir quand la gourde est tarie,
On entre sans frapper, l'hôte est toujours présent...

Si Dieu venant vers moi sur l'éclair ou le flot,
Mêlant au bruit des mers son éternel sanglot,
Me disait en cachant sa torture secrète :
« Monte, tu seras Dieu! moi, je serai poëte! »
Je dirais : « Non! là-haut, Dieu n'a pas su garder
Le suprême pouvoir de se suicider. »

... Oui, mourir! Mais après! Oh! le doute! le doute!
O mort, que cache donc ta muraille d'airain ?
Est-ce le néant sombre? Est-ce le ciel serein ?

Le poëme s'achève par une prière. Que penser de cette invocation? Eggis l'a-t-il vraiment sen-

tie? Est-ce là une prière vécue? Rien ne m'empêche de l'admettre, comme aussi je prends au sérieux le morceau intitulé : *Blasphème et prière,* écrit un jour de Pâques et qui rappelle le *Quart d'heure de dévotion* de ce pauvre Hégésippe Moreau. Eggis devait à son éducation et conservait au fond du cœur un petit trésor d'impressions graves et religieuses qui sont encore chez nous le patrimoine de la plupart des hommes; elles ne suffisent point, sans doute, à maintenir le niveau moral, mais elles sont cependant assez tenaces pour qu'à certains moments de la vie elles puissent se réveiller encore. C'est un fonds de réserve auquel on vient puiser dans les grandes détresses. Eggis croyait en Dieu, à l'âme immortelle, et, dans une heure heureuse, il écrivit ce beau sonnet intitulé : *Un poëte qu'on ne lit plus,* où il reproche à son siècle l'oubli de Dieu par une image qui n'est point dépourvue de grandeur.

Je ne m'arrêterai pas à l'analyse des poëmes excentriques que contiennent les *Voyages aux pays du cœur.* Tel est son *Chant du printemps, saison des roses et des petits pois,* dont Maxime Du-

Camp rappelait tout à l'heure quelques vers et qui est amusant, mais d'un goût douteux; puis son ode à Théophile Gautier, qui n'est qu'une enfilade de rimes baroques et un exercice funambulesque où d'autres ont excellé dès lors. Je préfère signaler encore un poëme qui contraste avec le précédent en ce qu'il est simplement suisse : le poëte y évoque la patrie absente. On a reproché à Eggis, lorsque parurent ses volumes, de n'avoir pas la « note suisse ». Elle chante bien dans ces vers :

Laissez-moi revenir vers mes neiges lointaines,
Mes vallons souriants où chantent les fontaines !
... Rendez-moi le soleil de ma verte Gruyère...
... Oh ! le mal du pays, amis, fait bien souffrir !

Le sonnet au lecteur qui sert d'épilogue à ce volume se termine par cette confidence :

. . . . Je vous dirai
Que le cœur vaut chez moi beaucoup mieux que la tête.

Il entend sans doute par la tête *la volonté*. Et

c'est là, en effet, ce qui manquait le plus à cette nature aimante et loyale. Sommes-nous assez indulgents, dans notre pauvre monde, pour ceux auxquels n'a été départie qu'une somme insuffisante de cette faculté d'autant plus nécessaire qu'on a reçu une part plus large de dons heureux : *la volonté ?*

IV

« Un homme averti, dit le proverbe, en vaut deux. » Je ne sais pas de proverbe plus menteur; du moins ne doit-on jamais dire qu'un *jeune homme* averti en vaut deux. Si nous avons à rendre compte de nos paroles vaines, il est certain qu'il nous sera demandé compte des conseils que nous aurons donnés. La bonne cousine de Nemours avait renoncé à cet inutile métier d'aver-

tisseuse, et, après avoir souvent intercédé en faveur du poëte, elle finit par écrire au père :

« Je vous engage fort à ne pas prendre trop en souci ce qui ne dépend plus de vous. Vous vous êtes conduit en bon père ; vous n'avez rien à vous reprocher ; c'est l'essentiel pour le repos de l'esprit. Vous avez d'autres enfants ; il faut vous conserver pour eux... A chacun ce qui lui est dû : votre fils a voulu une vie agitée, pénible ; cela le regarde... »

Etienne n'avait à Paris aucune occupation régulière et faisait sans cesse appel aux bontés de sa famille ; cela ne pouvait durer indéfiniment. Cependant on reprit espoir pour lui quand parut son volume des *Voyages aux pays du cœur*. Il s'en vendit à Fribourg un certain nombre d'exemplaires. Par malheur, cet étrange garçon avait trouvé moyen de rendre inutile la protection de ses parents de Sénancour :

« Que devient votre fils à Paris ? écrit la cousine (qui ne dit plus ce *bon* ou ce *brave* Etienne). Il a abandonné les personnes avec lesquelles nous l'avions mis en rapport... Il y a du reste dans son recueil

une pièce vraiment remarquable par la portée des idées. L'ère dans laquelle nous entrons lui sera sans doute plus favorable (1). Les esprits, moins absorbés par la politique, seront plus disposés à s'occuper de littérature. »

Je ne trouve dès lors plus aucune allusion à Etienne dans les lettres de Mlle de Sénancour, et nous prenons ici congé de cette estimable personne.

Eggis publia encore dans la *Presse* un roman-feuilleton dont la scène se passait à Fribourg, au moment du Sonderbund, et qui renfermait quelques scènes vraiment dramatiques; puis, en 1855, un petit ouvrage en prose, intitulé : *Voyage aux Champs-Elysées*.

On remarquera que notre poëte à l'humeur vagabonde affectionne les *voyages,* le mot et la chose. Ce voyage-ci est dédié à M. Arsène Houssaye, dans un sonnet bizarre dont la chute suffit à donner une idée :

Je ne suis que la flûte et vous êtes le souffle.

(1) L'Empire.

Eggis a fait, dans ce petit volume de cent pages, une description de ce pays qui s'étend de l'obélisque de Louqsor à l'Arc de l'Etoile et où tout Paris afflue à certaines heures. Des peintures vives, des scènes pittoresquement rendues, des personnalités en grand nombre, puis des fusées de lyrisme, des explosions de rire amer en face de cette vie tumultueuse et factice, voilà ce livre en quelques mots. Il décrit d'une plume alerte les cafés-concerts, les guignols, les hôtels célèbres, les maisons de Béranger, d'Arsène Houssaye, de Balzac, d'Emile de Girardin, de M. de Morny, puis la barrière de l'Etoile et le Bois de Boulogne, que l'empereur transformait justement alors en un parc splendide. Il surprend au passage les futiles entretiens des jolis messieurs et des petites dames... « Et le soleil s'ennuie d'éclairer tout ce monde-là... Et les terrassiers, les maçons et les manouvriers piochent, sombres et soucieux. »

Mais la partie la plus amusante de cette étude d'après nature, c'est le défilé du « tout-Paris » de l'élégance et des lettres; Eggis nous montre du doigt toutes les notabilités du jour, qu'il

coiffe au passage d'une épithète souvent heureuse, ou qu'il transperce d'une épigramme quelquefois finement aiguisée.

On se fera une idée du genre par quelques citations que je détache de ces vingt pages de nomenclature admirative ou gouailleuse :

« Qui est-ce qui reconnaîtrait George Sand dans cette bonne femme qui passe là-bas, si simple dans sa robe et dans son sourire? — George Sand, l'acier d'un homme trempé dans les larmes d'une femme...

« Voici . les Goncourt, ces frères Siamois de la fantaisie, ciseleurs de coupes, où ils oublient quelquefois de mettre du vin...

« Louis Desnoyers, l'homme le plus spirituel, non pas du siècle, mais du *Siècle*...

« Victor Séjour, qui a mis le pourpoint d'Hernani et qui s'est perdu dans ses manches...

« M. Bêchet, qui s'est moqué de moi dans le *Journal pour rire* et qui pourrait bien se moquer de lui...

« Eugène Pelletan, poëte comme la Bible ; il n'a qu'un défaut, celui de vouloir nous persuader que l'humanité va quelque part...

« Théophile Gautier... un poëte arabe...

« Guttinguer, affligé de quatre-vingt mille livres de rente, et qui a de l'esprit comme s'il était pauvre, et de la poésie comme s'il était jeune...

« Théodore de Banville, le frère cadet de Théophile Gautier, qui fait des Galatées très belles, mais qui oublie de souffler dessus...

« M. Achille Jubinal, qui sait très bien l'espagnol. Mais quand on pense qu'une grammaire française ne coûte que cinquante sous !...

« M. Reboul (de Nîmes), un poëte né boulanger ;

« Amédée Pommier, qui a fait l'*Enfer ;* le Ciel lui en tiendra compte...

« Voici M. de Salvandy, le clair de lune de Châteaubriand, mais un grand et noble cœur...

« Gérard de Nerval, en paletot poussière, la barbe légèrement frisée, les yeux doux et mystiques, revenant de Tombouctou et partant demain pour Bagdad. Gérard de Nerval est simple comme le génie, poëte comme l'amour et voyageur comme l'hirondelle.

« Voici Charles Baudelaire, le plus implacable des tristes, comme l'appelle Philoxène (1).

« La comtesse Dash, toujours belle et toujours

(1 Philoxène Boyer.

jeune dans ses romans, donne le bras à Alexandre Dumas, flanqué de Méry, perdu dans son esprit et dans six paletots sous lesquels il grelotte...

« Alfred de Vigny, la poésie couronnée d'étoiles....

« Marc Fournier, le directeur de la Porte-Saint-Martin, qui fait une pièce quand il a besoin d'un succès...

« M. Véron, qui a l'esprit des gens qui dînent bien...

« Louis Veuillot, un Jean-Jacques Rousseau de sacristie...

« Auguste Barbier, qui a été poëte pendant quatre-vingt-deux vers, comme Gœthe pendant quatre-vingt-deux ans ;

« Henri Monnier, Hoffmann en garde-national....

« Couvrez-vous, Messeigneurs, la république des lettres est passée. »

Ce style brillanté a du brio et de l'imprévu, mais il est en somme bien factice et singulièrement fatigant. Pour quelques traits heureux et justes, que de recherche de l'antithèse, quel cliquetis de mots qui ne sont là que pour la symétrie ! Nous touchons ici au grand défaut d'Eggis, défaut de style et, défaut plus profond encore,

défaut de caractère. Eggis s'abandonne sans discipline à une imagination qui semble avoir envahi chez lui la place de la conscience et substitué son empire à celui de la raison. Il vit d'une vie *factice,* — j'ai écrit le mot tout à l'heure, et il faut bien le répéter : il sacrifie le devoir et la règle aux séductions de la fantaisie et aux divertissements de la pose ; il ne se soucie pas d'être vrai, il veut étonner.

Cette tendance est aussi funeste à la poésie qu'à la vie morale : si le talent riche et original d'Eggis n'a pas produit ce qu'on était en droit d'en attendre, c'est qu'il a ignoré que la richesse et l'originalité, loin de rien perdre à être soumises à une discipline rigoureuse, y gagnent au contraire et se déploient avec plus de puissance :

Le plus fort est celui qui tient sa force en bride...

Je viens de décrire le mauvais Eggis. Il avait son bon ange aussi, qui lui soufflait de belles pages sincèrement émues ; ainsi le jour où, dans un de ses meilleurs poëmes, faisant sur lui-

même un retour dont sa vie offre de trop rares exemples, il s'écriait :

Je veux fouler aux pieds mon *cynisme factice !*

Ainsi encore, dans ce *Voyage aux Champs-Elysées*, quand, s'arrêtant en un coin alors inculte du Bois de Boulogne, près d'une cabane rustique, il aspire, comme une bouffée d'air vivifiant, le souvenir de la patrie lointaine, et qu'il écrit ce chapitre final : *Un souvenir des montagnes :*

« Quand je m'arrête devant cette cabane, toujours silencieuse et déserte, je m'isole du Paris bruyant, ennuyeux et ennuyé, et je vois luire à l'horizon les neiges des montagnes; j'entends chanter dans les vallons, entre les sapins et les glaciers, le pleur mélancolique du cor des montagnards. Le ranz des vaches me monte au cerveau, et la nostalgie des pays entrevus et perdus donne à mon cœur le mal de dents des voyages impossibles.

« Oh ! les glaciers et les forêts ! Oh ! la chanson du pâtre, sur les monts, près de Dieu, loin des hommes ! Oh ! la légende des montagnes !... »

Tout cela est perdu pour le poëte errant qui n'a pas su se bâtir son nid, et ce regret lui inspire le sonnet touchant qu'on trouvera à la fin de ce volume :

Oh ! ma vie au soleil à travers les bohêmes,
Dans le splendide avril de mes illusions !...

V

L'heure du désenchantement est venue pour Eggis.

Des dégoûts et des déboires faciles à se représenter finirent par ramener l'enfant prodigue à la maison paternelle, où il était, malgré tout, tendrement aimé, — toujours attendu.

Il fallait pourtant vivre : son père l'envoya à Rome, où il comptait occuper une place dans la musique d'un régiment suisse. Il fut refusé pour

cause de myopie et revint à Fribourg, non sans avoir un peu erré à travers l'Italie. Il a raconté dans l'*Artiste* cette petite aventure, sous le titre : *Fragments d'un livre inédit. Le voyage à Rome d'un volontaire du pape, en trois étapes.*

« Malgré mes immenses talents en musique instrumentale, je fus trouvé trop myope pour qu'on acceptât que j'eusse l'honneur de jouer du clairon ou de siffler du piccolo pour la cause de Sa Sainteté... On me donna dix scudi ; je partis... De retour à Civitta-Vecchia, j'y tombai dans des processions de moines à l'occasion de la fête de la ville, et dans une illumination splendide à propos de la prise de Milan... Je m'y ennuyai huit jours avec des saltimbanques qui m'apprirent à dire la bonne aventure .. Je franchis le mont Cenis par une belle neige du mois de juin, et j'y rencontrai force fourgons français... A Lausanne, Sainte-Beuve était encore dans l'air... Et je revins à Fribourg en Suisse, ma ville natale, — punition de vies antérieures coupables. Et voilà comment j'ai fait le voyage de Rome aux frais du pape. »

On chercha à lui procurer diverses places : l'argent du voyage glissait vite entre ses doigts, et, — je ne sais comment, — il manquait la

place. Il courut ainsi l'Allemagne, de ville en ville, de royaume en royaume, enseignant la musique, faisant de la musique pour vivre... Il serait bien intéressant de connaître les détails de cette longue odyssée. Malheureusement, les lettres qu'il écrivit alors n'ont pas été conservées, et un petit volume publié à Bruxelles, *Mes souvenirs d'artiste,* est devenu introuvable. En revanche, je rencontre encore dans l'*Artiste* quelques souvenirs de cette époque, sous le titre : *Confession d'un poëte pauvre.* Il raconte entre autres qu'il a des apparitions, qu'il entend une voix qui l'appelle : *Prophète Habacuc!..* Il se rend de Gotha à Emmering, plongé dans une sorte d'extase. Après avoir reçu des soins, que son état d'exaltation rendait trop nécessaires, il part pour Cassel :

« Je connaissais à Cassel un vieux brave homme d'hôtelier de poëtes qui m'avait déjà fait crédit et qui me reçut fort bien. »

Etienne revient à Fribourg. Il adresse de là, en 1862, à M. Arsène Houssaye une lettre que pu-

blia l'*Artiste* et où il annonce l'intention « de se tuer tranquillement, sans bruit, en honnête homme... Nous avons une jolie rivière; j'ai choisi ma place. » Il assure avoir jeté au feu divers manuscrits, entre autres un *Voyage dans l'Inde par quelqu'un qui n'y a jamais été.*

L'*Artiste* ajoute : « On s'est empressé, par une dépêche, d'avertir Etienne Eggis qu'il ne fallait pas encore entrer par la porte du Dante... » En effet, il renonça à se tuer et n'y avait sans doute jamais sérieusement songé. Bientôt, repris par sa passion des courses aventureuses, il se remet en route, va à Bruxelles et de là passe à Berlin.

Dans ses dernières années, il collabora encore à quelques journaux parisiens. Je trouve dans l'*Artiste* de 1864 un roman signé de son nom : *Le dernier mot de la femme, conte d'amour,* qui est d'un parisianisme échevelé et dont le trait final est un cri de scepticisme amer. Il y a mis en scène un compatriote qui est cruellement malmené. Voir chapitre VI, « *Où un Suisse du pays des jésuites apporte une grande nouvelle, en clignant de l'œil.* »

J'ai trouvé dans ce roman un ressouvenir du

pavillon qu'Etienne avait habité dans la villa Houssaye, après Gérard de Nerval. C'est là qu'il place la demeure de son héros :

« Il prit machinalement l'avenue Châteaubriand, passa devant la maison de Béranger, la maison de Lamennais, et disparut par la petite porte d'un pavillon isolé, au bout du parc de la villa Houssaye. »

L'*Artiste* de 1880 a publié encore une dernière œuvre — posthume — d'Eggis : *La géographie de la femme,* étude pleine d'humour et fort peu orthodoxe. A Berlin, il collabora aussi pendant quelque temps à la *Gazette des étrangers,* où il publia des portraits de femmes de la littérature française. J'ai entre les mains des notes pour un travail sur Louise Labé, la « belle cordière » du XVI[e] siècle.

Il entretenait encore des relations avec ses amis de France. Ainsi, lorsque fut fondée, vers 1866, l'Union des Poëtes, qui publiait un bulletin mensuel, Eggis envoya un toast en vers pour le banquet d'inauguration de cette société ; il fit, dans la *Gazette des étrangers,* un article tout

plein de lyrique enthousiasme sur l'Union, qui le reproduisit dans son bulletin. Détail assez piquant : parmi les mentions de poëtes nouveaux, que célèbre Eggis, je trouve celle-ci : « Mademoiselle Louise Michel, une ravissante chanteuse des mers... »

Plusieurs Suisses qui étudiaient à Berlin y ont rencontré Eggis à cette époque. L'un d'entre eux m'en parlait à peu près en ces termes : « C'était un grand garçon pâle, maigre, aux longs cheveux, à l'œil songeur... On sentait tout de suite que c'était quelqu'un... Il était dans le plus profond dénûment et jouait dans les *caves* (cafés des sous-sols de Berlin, bien connus de ceux qui ont séjourné dans cette capitale). Il faisait danser la clientèle de ces établissements et paraissait, d'ailleurs, étranger à ce qui s'y passait et comme absorbé dans son rêve. Eggis était un pianiste admirable. Il improvisait durant des heures : une fois au piano, disait-il, j'oublie la faim. Excellent garçon, du reste, très doux, presque timide ; et bon, généreux, le cœur sur la main ; dès qu'il avait un peu d'argent, il le donnait à de plus pauvres que lui. Etienne Eggis était aimé de tous

les Suisses, qui le plaignaient autant qu'ils l'aimaient. »

Il était déjà alors atteint de la phthisie qui devait l'emporter. On ne saurait dire s'il écrivit des vers durant ces dernières et tristes années de sa vie manquée. Ce n'est pas sans surprise que j'ai trouvé, parmi les quelques papiers qui sont parvenus à sa famille, des notes destinées à la composition d'un poëme : Eggis, cet improvisateur facile, était-il homme à écrire d'abord en prose le plan de ses poëmes ? Voici ce que dit ce chiffon de papier couvert d'une écriture hâtive au crayon :

« *Le vent,* poésie.

« La famille est rassemblée sous la tonnelle. Le vent souffle. Le père dit : Ce vent nous apporte des nouvelles du fils bien-aimé. — Le même vent a fait faire naufrage au vaisseau qui portait le fils. »

Le père du poëte attendait, lui aussi, des nouvelles du fils bien-aimé. Hélas ! le naufrage était proche.

Déjà bien malade, Eggis donnait des leçons de français et suivait quelques cours à l'université ;

mais, dès le mois de décembre 1866, il dut garder la chambre. Il habitait, chez un petit marchand, un assez pauvre logis qui donnait sur sur une cour sombre. Il mangeait à la table de famille et jouait volontiers avec les enfants de la maison. Il répétait souvent : « Y a-t-il quelqu'un qui soit plus à plaindre que moi ? » Le soir du 12 février 1867, il se montra plus gai que de coutume au repas de famille. Le lendemain, vers cinq heures du matin, on entendit des gémissements qui partaient de sa chambre. On le trouva mourant. Le médecin fut appelé en toute hâte; quand il arriva, le poëte avait cessé de vivre. Ses hôtes accompagnèrent seuls au cimetière le cercueil où dormait Etienne Eggis.

VI

Telle fut la vie de ce poëte, pauvre trouvère vagabond, presque inconnu dans son propre pays :

Eggis, en effet, au rebours des autres poëtes romands, dont le nom franchit rarement nos étroites frontières, n'a eu quelque succès que hors de sa patrie: c'est M. Arsène Houssaye et M. Maxime DuCamp qui nous apprennent ce qu'il fut.

Le premier s'est montré fidèle ami pour le poëte ; à l'heure qu'il est, encore, après tant d'années écoulées, après avoir vu passer tant d'autres figures plus saillantes, M. Arsène Houssaye ne prononce point sans une bienveillante émotion le nom d'Etienne Eggis, « l'incomparable Eggis, » comme il se plait à le surnommer. « Je voudrais, me disait-il l'an dernier, lui élever un petit monument, réunir en un volume ses articles ;... en attendant, publiez ses poésies et racontez son existence étrange, je vous y aiderai. » Et M. Arsène Houssaye a largement tenu parole ; avec une obligeance que mes visites réitérées n'ont pu parvenir à lasser, il a fouillé ses archives, retrouvé quelques lambeaux de cette vie décousue, à laquelle il avait essayé de donner un peu de consistance et de suite. Je ne puis terminer cette notice sans lui exprimer la profonde reconnais-

sance de ceux à qui, malgré tout, est demeurée chère la mémoire de l'infortuné poëte.

Je n'ai pas caché mes sentiments sur Etienne Eggis, et personne, sans doute, ne m'accusera de sympathie aveugle. Les lecteurs vont se trouver en face de son œuvre ; j'ai choisi, dans ses volumes, les pièces qui me paraissent les plus propres à le faire apprécier à sa valeur exacte et les plus dignes de lui survivre. Même dans ces poésies-là, triées avec soin, la critique peut trouver beaucoup à reprendre : les versificateurs d'aujourd'hui, ouvriers impeccables, en savent bien plus long que lui. D'ailleurs Eggis n'a jamais su gouverner son talent ; il n'a jamais voulu le plier à la discipline du travail ; de là, souvent, dans ses meilleurs poëmes, des inégalités choquantes, des impropriétés de langage, des métaphores incohérentes, des redites, des clichés, l'emploi indiscret de certains tours favoris, l'abus effréné des adjectifs, surtout à la rime ; enfin, pour tout dire d'un mot expressif dans sa vulgarité, — du *bagou*. Mais il est *lui;* c'est un original ; il l'est par sa vie, par son inspiration et par son style. Quels

que soient les défauts de l'écrivain, on ne peut lui dénier un vrai tempérament de poëte, une certaine crânerie d'accent, je ne sais quoi d'indépendant et de fièrement personnel dans l'allure, qui fait qu'à le voir passer, on se retourne, on hoche la tête, on se demande : « Est-il beau? est-il laid? — Me plait-il? ou m'agace-t-il? » Mais enfin, on le regarde, il n'est pas *quelconque*.

Eggis traitait la langue et la versification avec le sans-gêne superbe de ceux qui croient en eux; le néologisme le tentait plus qu'il ne l'effrayait. Il a dû à cette naïve audace quelques heureuses trouvailles; je n'en citerai qu'un exemple, le plus curieux : c'est Eggis qui a inventé le joli mot *ensoleillé*. Théophile Gautier le trouva digne de sa palette et, en l'adoptant, le mit en circulation. Si quelqu'un conteste à Eggis l'honneur d'avoir doté d'un mot nouveau la belle langue française, je renvoie mon contradicteur au témoignage de M. Arsène Houssaye.

Le talent d'Eggis fut surtout un talent musical : cet aimable et insouciant garçon ne fut pas un profond penseur; il ne fut qu'un poëte musicien, qui cherchait la poésie dans la rime chan-

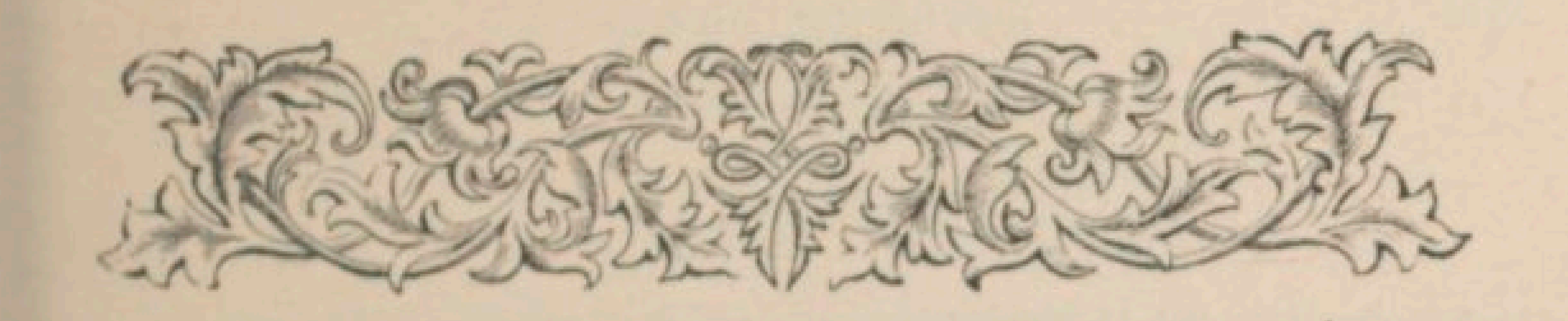
teuse, dans la cadence des vers et dans le rhythme balancé de la strophe. Sa langue est riche, harmonieuse; elle charme l'oreille et caresse l'imagination plus qu'elle n'étreint le cœur; ce beau virtuose passa sa vie à se griser de la fanfare de ses alexandrins sonores.

Mais dans cette musique étrange, il a mis pourtant quelque chose de lui-même, le souvenir d'une mère trop tôt perdue, le chant de ses rêves de vingt ans, l'écho de sa vie errante, de ses désespoirs, de ses remords peut-être; n'est-ce point assez pour que son œuvre mérite de ne pas mourir tout entière et que des mains pieuses en recueillent quelques débris, qui s'ajouteront, pour l'enrichir, au petit trésor de notre poésie romande?

PHILIPPE GODET.



POÉSIES



POÉSIES

BOHÊME

A mon ami Jacques Guérig.

DEPUIS trois ans passés, ma jeunesse coureuse
Errait, le sac au dos, sur le sol allemand;
Le long des grands chemins, ma vie aventureuse
Aux chênes des forêts écrivait son roman;
De Munich à Berlin, de Bâle à Varsovie,
Sous la brume et l'orage avaient bondi mes pas:

Rien n'avait pu lasser mon âme inassouvie,
Mes robustes seize ans défiaient le trépas.

En cousant une rime aux deux coins d'une idée,
Je m'en allais, rêveur, le bâton à la main,
La tête de soleil ou de vent inondée,
En laissant au hasard le soin du lendemain.
Je dérobais mon lit aux mousses des clairières,
Ma harpe me donnait la bière et le pain noir,
Et je dormais paisible aux marges des carrières,
Sous le ciel qu'empourpraient les nuages du soir.

Je n'avais pour tous biens qu'une pipe allemande,
Les deux Faust du grand Gœthe, un pantalon d'été,
Deux pistolets rayés non sujets à l'amende,
Une harpe légère, et puis... la liberté!
Je lisais, en passant, des vieilles cathédrales
Les lieds marmoréens par les siècles écrits,
Puis, au bord des forêts, dans les lueurs astrales,
Des chroniques des burgs j'épelais les sanscrits.

Plus avide toujours de course et de science,
Mettant mon avenir sous la garde de Dieu,

J'errais, pauvre d'argent, riche d'insouciance,
Mais libre et gai toujours, sous le ciel sombre ou bleu.
Je dormais tour à tour dans le foin qu'on entasse
Ou les lits somptueux des seigneurs bavarois;
Je buvais tour à tour dans la coupe ou la tasse,
Heurtant du même bras les pâtres et les rois.

Mais, malgré tout, parfois une vague souffrance
Assombrissait mon cœur et voilait ma gaîté;
Une secrète voix m'appelait vers la France
Et me parlait de gloire et de célébrité :
La France! sol fécond, beau pays de ma mère,
Où de mes rêves d'or m'emportaient les chevaux;
Et puis, la solitude est parfois bien amère!
Je n'avais pas d'amis, je voulais des rivaux.

Grisant mon jeune cœur d'illusions candides,
Seul, et toujours à pied, je m'en vins vers Paris;
J'escomptais l'avenir dans mes rêves splendides,
Et l'espoir guérissait mes pieds endoloris.
Je m'arrêtais parfois sur la route poudreuse
Qui s'allongeait toujours comme un boa sans fin;
Ma lèvre avait tari ma gourde filandreuse,
Mes jambes trébuchaient de fatigue et de faim.

Mais je ressaisissais mon bâton de voyage ;
J'étais trop orgueilleux pour me décourager :
A défaut de la source acceptant le mirage,
Je marchais de nouveau d'un pas ferme et léger.
Quand la faim torturait mon estomac avide,
J'entonnais, la voix haute, un vieux lied allemand ;
Les beaux vers empourpraient mon visage livide,
Et j'oubliais la faim dans cet enivrement.

Je ne traduirai pas le sanglotant poëme
Que lamenta mon cœur dans la grande cité ;
Sur mon front la misère a versé son baptême :
L'orage l'a laissé pâle, mais indompté.
Mes pas ont pénétré dans plus d'un bouge infâme :
Mon cœur n'a pas perdu son invincible foi,
Et, comme un saint trésor, j'ai gardé dans mon âme
La confiance en Dieu, la confiance en moi.



UN SOUVENIR D'ENFANCE

C'ÉTAIT une nuit froide et sombre,
Et nulle étoile au front de l'ombre
Ne jetait son feu scintillant;
La brise pleurait dans les arbres,
La lune, triste, sur les marbres
Dépliait un voile sanglant.

Dans une longue et morne salle,
Sur un lit, haletante et pâle,
Une femme, ô Dieu ! se mourait ;
A deux genoux près de la couche,
Pâle, des sanglots à la bouche,
Un enfant de six ans pleurait.

Puis, au chevet de la souffrance,
Un prêtre parlait d'espérance,
Du Ciel, où nos jours sans émoi
N'auront plus de tristesse amère...
Et la femme, c'était... ma mère,
Et l'enfant, l'enfant... c'était moi !



LA CHAMBRE DE MA MÈRE

A ma tante Catherine.

Le soleil était doux et les fleurs presque écloses,
Les émanations dans les brises encloses
Se déversaient dans l'air en un divin encens :
Tout était joie, amour et bien-être des sens.

Et j'étais dans la chambre où s'éteignit ma mère
— Voilà dix ans passés . . . .
Ma mère, jeune et belle et pauvre poitrinaire
Brisée à vingt-huit ans comme la fleur sur l'aire,

Toujours je la revois : dans mes veilles, partout,
Douce et triste toujours son image est debout.
Des heures de mes jours ne s'écoule aucune heure
Sans apporter, hélas ! à mon âme qui pleure
Son souvenir amer, et l'heure de l'adieu
Ne verra qu'avec lui voler mon âme à Dieu !
Que je l'aurais chérie, oh ! si la destinée
Cruelle ne l'avait si jeune moissonnée !
Hélas ! j'avais six ans et je ne savais pas
Tout ce que par sa mort je perdais ici-bas !

Aussi j'étais bien triste en voyant cette chambre,
Triste d'un long remords qui ne peut s'apaiser ;
Car de ma mère, hélas ! morte un soir de décembre,
Je n'ai pas sur mon front eu le dernier baiser !

Le soleil était doux et les fleurs presque écloses,
Les émanations dans les brises encloses
Se déversaient dans l'air en un divin encens :
Tout était joie, amour et bien-être des sens.

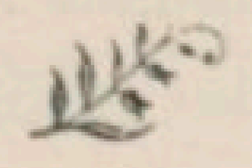
3 mai 1847.



MA FORTUNE

La mer a ses flots et ses perles,
Le ciel a le soleil et Dieu,
Les forêts leur mousse et leurs merles,
Et mon ange a son grand œil bleu.

Moi, rimeur, je n'ai qu'une harpe
Pleine d'une vague langueur;
J'ai pour la suspendre une écharpe,
Et je la porte sur le cœur.



POURQUOI

IL NE FAUT ABATTRE LES CHÊNES

Un jour, un prince allemand
Fit abattre un bois de chênes
Qui couvrait, sombre et dormant,
Quelques collines prochaines.

Et des arbres qu'abattit
L'ingrate et sourde cognée,
On dit qu'alors il sortit
Comme une voix éloignée :

« Prends garde ! prince allemand ;
« Malgré ta nombreuse garde,
« Nous nous vengeons sûrement ;
« O prince allemand, prends garde ! »

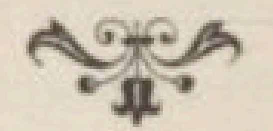
Le prince en passant sourit.
Peu de temps après, la guerre,
Où même son fils périt,
Sous un prétexte vulgaire

Ensanglanta sa cité,
Et fit passer la couronne,
De son front déshérité,
Sur le fils d'une baronne.

Il fut à mort condamné
Et conduit, une nuit sombre,

A l'échafaud, enchaîné :
Et nul ne priait dans l'ombre.

A la lueur d'un falot
Il vit, en portant sa chaîne,
Que l'estrade et le billot,
Tout était en bois de chêne.



UN POËTE QU'ON NE LIT PLUS

Il existe un poëte aux odes insondées,
Plus vaste que les cieux, plus grand que l'infini;
Son cœur est l'océan où naissent les idées,
L'univers à genoux chante son nom béni.

Son regard rajeunit les croyances ridées,
Il sculpte au cœur humain l'espoir dans le granit,
Il calme de la mer les vagues débordées;
Aigle impossible, il a l'immensité pour nid.

Sa plume est le soleil, son poëme le monde;
Les monts et les forêts que la tempête émonde,
Les océans profonds que tord le vent du flux,

Sont les notes sans fin de sa vaste harmonie;
L'homme est l'écho complet de son œuvre infinie.
— Ce poëte, c'est Dieu; mais on ne le lit plus.



ELLE

A M. Théophile Gautier.

Elle ! Elle est belle comme une fraîche soirée
Sur la blanche montagne où le soleil s'endort,
Quand l'ombre descendante, aux flots d'opale et d'or,
Agrafe sur son front son écharpe moirée ;

Sa voix a la douceur et la suavité
D'un chant lointain de harpe entendu sous le tremble,
Quand la brise du soir à la rose qui tremble
Jette un baiser d'amour et de virginité.

Son regard est empreint de vagues rêveries,
Il est mélancolique et doux comme, la nuit,
Le regard d'une étoile au front brun de minuit,
Sur la mousse et les fleurs des lointaines prairies.

Son épaule est de neige et ses longs cheveux noirs,
— Quand leur flot jaillissant sur un front qui se penche
Sous un rêve d'amour, soyeux et doux, s'épanche, —
Sont beaux comme la lune au sommet des manoirs.

Et je l'aime, ô mon Dieu ! comme aime l'espérance
Le malheureux en proie à de longues douleurs,
Qui voit briller l'étoile aux riantes couleurs,
A son seuil où toujours s'asseyait la souffrance.

Elle est douce à mon cœur comme au jeune exilé
Un chant de son pays, comme un rayon de lune

Au captif triste et seul dans sa tour, sur la dune,
Ou comme un souvenir de la tombe exhalé!

Et cette vierge, c'est la chaste poésie
Qui jamais n'a vendu sa céleste beauté,
Fille de l'amour pur et de la liberté,
Pour un culte éternel que mon cœur a choisie.

Tegernsee, près Munich, 30 juin 1848.



LA VIEILLE ROMANCE

A Claudia.

Connais-tu la romance
Qui fait toujours pleurer,
Que le cœur recommence
Sans se désespérer ?

Carl aimait Madeleine,
Il eût baisé ses pas,

Il buvait son haleine :
— Elle ne l'aimait pas.

Elle aimait un beau pâtre,
Qui passait sans la voir,
Et souvent près de l'âtre
Elle pleurait le soir.

Le pâtre en la vallée
Avait mis son amour ;
Son âme désolée
Gémissait nuit et jour ;

Car son amour immense
N'était pas partagé,
Et parfois la démence
Brûlait son sang figé.

Et tous, pâles et sombres,
Ils allaient par les champs,
Quand la nuit met ses ombres
Sur les coteaux penchants :

Ils erraient solitaires
Sans oser espérer,
Et les chênes austères
Les regardaient pleurer.

Et quand la mort sordide
A leurs yeux vint s'offrir,
Chacun croyait, candide,
Etre seul à souffrir.

★

Oh! la vieille romance
Qui fait toujours pleurer,
Que le cœur recommence
Sans se désespérer!



UN PRÉSENT DE NOËL

C'est la nuit de Noël ; la neige sur les pins
Tombe silencieuse ;
Sur les champs endormis s'étend des hauts sapins
La tête soucieuse.

On n'entend rien dans l'air que le bruit des torrents
Jetant des rumeurs vagues,

Et les cris éloignés de deux chevreuils errants,
Entraînés par les vagues.

Il neige à gros flocons. Au fond du grand bois noir
La nuit s'étend glacée;
Seul chemine un enfant dans les brouillards du soir
Sur la neige amassée.

Il est triste, il a froid, et dans le chemin vieux
Sur ses genoux il tombe;
Il implore sa mère enfuie, hélas! aux cieux,
En passant par la tombe;

Et puis le Christ enfant, qui cette même nuit
Est descendu sur terre,
Pour venir aux enfants, dont la foule le suit
En l'appelant leur père.

Puis il demande au Christ un présent de Noël,
Et contre un arbre immense
Sur la neige il s'endort, en jetant vers le ciel
Un regard d'espérance.

Tout à coup la forêt reluit comme un brasier,
Puis une femme blanche,
Aux lèvres de l'enfant posant un long baiser,
Sur lui jette une branche...

Et la branche fleurit, et l'enfant pour le ciel
Avait quitté la terre;
Et dans les cieux il eut son présent de Noël,
En retrouvant sa mère.

Landshut, 1847.



A MADAME .....

Comme Dieu dans le sein des mers mystérieuses
A dérobé la perle aux yeux des matelots,
J'ai, dans mon âme, loin des foules curieuses,
Enfoui mon amour et caché mes sanglots.

Oh! de mon cœur blessé le douloureux mystère,
Madame, à vos regards restera toujours clos;

La fleur de mon amour s'éteindra, solitaire,
Beau lis que le soleil n'aura jamais éclos.

Votre doux nom, madame, embaumera ma lyre,
Le reflet de vos yeux éclairera ma nuit,
Et si vos lèvres d'or me donnaient leur sourire,
Je comprendrais le ciel, — mais j'apprendrais l'ennui !



HANS WALD

A M. Maxime DuCamp.

(Fragments.)

Je me rappelle avoir, autrefois, en Bavière,
A la porte d'un bourg que baigne une rivière,
Rencontré sur ma route un chanteur ambulant
Qui suivait l'eau d'un pas mélancolique et lent;

Il portait sur l'épaule une harpe ternie
Dont chacun de ses pas tirait une harmonie;
Il était maigre et pâle, il avait de grands yeux,
Ses cheveux sur son cou tombaient longs et soyeux.

Le bourg de Regenstauff n'a qu'une seule auberge,
Où l'hôte, affable et doux pour tous ceux qu'il héberge,
Donne souvent au pauvre, assis dans son jardin,
Sa bière la plus fraîche et son meilleur boudin
Grassement étendu sur un plat de choucroute,
Et n'a cependant fait encore banqueroute.
Nous entrâmes tous deux chez le bon hôtelier,
Qui fumait en causant avec un vieux roulier.

Près des murs tapissés de guirlandes de lierre,
Quelques lourds paysans buvaient leurs brocs de bière.
Le chanteur prit sa harpe et se mit à chanter,
Et chacun aussitôt se tut pour l'écouter.
Il avait une voix étrange et désolée
Où sanglotait parfois une douleur voilée;
Son chant secouait l'âme et la faisait pleurer :
Un souvenir amer semblait le torturer.

Les nuages du soir empourpraient les croisées;
Sur les flancs onduleux des montagnes boisées
Les troupeaux répandaient, dans un écho lointain,
Le murmure assourdi de leurs cloches d'étain.
Sur les fronts absorbés des buveurs taciturnes
S'étendaient lentement les ténèbres nocturnes,
Et du chanteur, debout près des murs assombris,
Le front se détachait, pâle, sur les lambris.

. . . .

J'écoutais éperdu, comme on écoute en rêve,
Cette voix qui pleurait une douleur sans trêve,
Et je croyais ouïr, sous le ciel indompté,
Sangloter dans la nuit la vieille humanité.
Il se tut, et, mettant sa harpe en bandoulière,
Il s'en vint recueillir l'obole hospitalière
Que les bons Allemands, comme aux âges anciens,
Ne refusent jamais aux pauvres musiciens.

Quand le chanteur nomade eut fini sa tournée,
Il s'assit pour manger le pain de la journée.
Je m'approchai de lui : mon admiration
S'exhala de mon cœur avec émotion.

. . . .

Un sourire poignant crispa sa lèvre pâle,
Son grand front se marbra d'une teinte d'opale,
Mais il resta muet, et dans cette pâleur
Je devinai soudain une immense douleur.
Et bientôt, malgré lui, le flot des confidences
S'échappa de son cœur à mes douces instances;
Nous passâmes la nuit, l'un près de l'autre assis,
A déverser nos cœurs en de communs récits.

Il s'appelait Hans Wald. Allemand de naissance,
Il avait à vingt ans, riche d'insouciance,
Quitté le sol natal pour venir à Paris.
Son rêve avait foulé bien des sentiers fleuris ;
En logeant sans pâlir dans sa mansarde triste
La misère et la faim, ces deux sœurs de l'artiste,
Il marchait devant lui vers un but arrêté ;
Son courage indomptable avait tout surmonté.

La renommée enfin, si longtemps poursuivie,
Commençait vaguement à colorer sa vie;
Le soleil de l'espoir embrasait sa prison,
La gloire se levait à son morne horizon,
Quand un amour immense, où s'énerva sa vie,
Jeta son poison lent dans son âme ravie.

Il avait vingt-cinq ans et n'avait pas aimé ;
A l'amour jusqu'alors son cœur resté fermé
Versa tous les trésors de son vaste génie
Dans une passion absorbante, infinie....

. . . .

Elle faisait des vers et se croyait poëte,
— Mais quand Dieu la fit naître, il oublia le cœur.
Hans Wald ne recueillit qu'un sourire moqueur ;
Elle ne comprit pas cet amour saint et vaste,
Puissant comme la mort dans les cœurs qu'il dévaste :
Elle le jeta comme un vêtement usé,
Après qu'elle s'en fut quelque temps amusé.

. . . .

La femme rit toujours de l'amour des poëtes ;
Elle ne comprend pas ces âmes inquiètes
Que torture la soif d'un bonheur infini,
Qui ne descend jamais sur leur front de banni.
Leur amour est trop grand ; il passe, solitaire,
Comme un prince exilé, dans sa grandeur austère.
Le poëte toujours monte seul au trépas :
On l'admire parfois, mais on ne l'aime pas.

Un soir la mer versait sur la grève isolée
Sa lamentation terrible et désolée;
Les vagues se tordaient sous l'ouragan lointain,
Quelques esquifs fuyaient sous le vent incertain....

. . . .

Calme comme la mort et muet comme un rêve,
Hans, pâle, mais serein, arriva sur la grève:
Il s'assit sur un bloc de rochers froids et nus
Et pleura dans les flots ses amours méconnus.
Sa douleur s'exhala dans le bruit de la lame,
Le sanglot de la mer répondit à son âme,
Et ces deux incompris, l'un vers l'autre penchés,
Echangèrent leurs pleurs immenses et cachés.

Hans Wald voulait mourir quand la vague apaisée
Au soleil du matin se déroule irisée,
Car l'artiste voulait s'en retourner à Dieu
Le front dans la lumière et l'œil dans le ciel bleu.
Dans le miroir du rêve il fit monter sa vie,
Ses enivrants espoirs, la gloire poursuivie,
Puis le but entrevu que dérobait la mort...
Et ce long souvenir n'avait pas un remord.

L'horizon s'empourprait d'une teinte orangée,
Et de rayons naissants la nue au loin frangée
Ouvrait son voile noir au baiser du matin.
Le flot s'aplanissait sous le soleil lointain,
Et la création, douce et mélodieuse,
Aux approches du jour se levait radieuse;
Des cités bruissait le murmure éloigné:
L'artiste se leva, pâle, mais résigné.

Il n'avait pas voulu de cette mort hideuse
Par la morne asphyxie ou la Seine bourbeuse;
Pour tombe à sa douleur il lui fallait les mers.
Avec un souris triste, au bord des flots amers
Il s'assit, attendant la montante marée
Qui mugissait au loin sous la vague azurée.
Puis, dans le désespoir où son cœur s'abîmait,
Il se mit à prier pour celle qu'il aimait.

A ce moment suprême, au bord des grandes lames,
Le soleil se leva comme un monde de flammes,
Et la nature entière, à genoux devant Dieu,
Chanta l'hymne du jour vers l'orient en feu;
Et l'on vit s'embrasser dans la vague laineuse
Le ciel éblouissant et la mer lumineuse....

L'artiste s'affaissa sous un ravissement
Où toute sa douleur s'éteignit un moment.

Dans ce baiser divin de la terre et la nue,
Sa grande âme cueillit une extase inconnue;
Quand le flot qui montait à ses pieds vint courir,
Il ne se sentit plus la force de mourir :
Il s'enfuit, et debout sur la vague impuissante,
Il contempla longtemps la mer resplendissante,
Puis en face du ciel et de l'immensité,
La fièvre s'apaisa dans son cœur agité.

Il se promit d'aller sa route douloureuse
En dérobant à tous sa vie aventureuse;
Il *se tut devant l'homme et pleura devant Dieu.*
Mais il dit à la gloire un invincible adieu :
Sa main n'avait voulu cueillir la renommée
Que pour l'épanouir sur une femme aimée....

. . . .

Il se tut, je pleurai, et nous nous embrassâmes;
Une même souffrance étreignait nos deux âmes,

Mais la mienne déjà commençait à guérir,
Tandis que lui, brisé, se penchait pour mourir.

. . . .

Nous partîmes tous deux, le lendemain, pour Vienne.
De cette capitale, — autant qu'il m'en souvienne, —
Il porta sa douleur, qui le suivait partout,
Jusqu'au Sâhra brûlant qui mène à Tombouctou.
Je ne l'ai plus revu. — Quelque jour son cadavre
Au pays de la mort aura trouvé son havre;
Il aura déposé dans ses bras attendus
Son grand cœur solitaire et ses vingt ans perdus.

La morne immensité du désert impassible
Etouffe maintenant son amour impossible
Et peut-être, éteignant ses pleurs inconsolés,
Dans ses flots sablonneux roule ses os brûlés.
Confondant dans son vol les sables et la nue,
Le sirocco bondit sur sa tombe inconnue,
Et l'artiste incompris dort son dernier sommeil
Sur les flancs du désert, à l'ombre du soleil.



OU EST-IL?

I

Les pelouses des cieux où chantent les étoiles,
Paisibles, s'endormaient aux genoux de la nuit;
Le crépuscule humide épandait ses longs voiles
Sur le front des forêts qui pleuraient leur ennui :
J'étais au pied d'un mont, et les rumeurs des villes
M'apportaient les sanglots des discordes civiles;

Alors il s'éleva
Au fond de ma poitrine un dégoût invincible,
Et je criai deux fois vers le ciel impassible :
Jéhovah ! Jéhovah !

Mais rien ne répondit à ma voix déchirante
Que le vent qui passait dans la nuée errante.

II

Je me mis à gravir les flancs de la montagne
Pour le chercher plus haut que notre sol amer.
Les deux mains sur son front que le désespoir gagne,
Au loin l'humanité pleurait comme la mer.
Les sapins dont l'orage échevelle les cimes
S'agitaient sourdement au-dessus des abîmes,
Et ma voix s'éleva
Au milieu des torrents qui creusaient les ravines,
Et je criai deux fois, plus haut que les lavines (1) :
Jéhovah ! Jéhovah !

1) En allemand *Lawine,* avalanche. On surprend ici le poëte gallo-allemand dont parle Janin *(Notice,* page 35).

Mais rien ne répondit à ma voix déchirante
Que le vent qui passait dans la nuée errante.

III

Je montai plus encor, jusqu'aux déserts arides
Où l'air devient si froid qu'il étouffe la fleur,
Où le front blanc du mont ouvre ses larges rides,
De l'âge du vieux monde antique recéleur;
Tout nageait à mes pieds dans les vapeurs diffuses,
Les formes au-dessus devenaient moins confuses,
Et ma voix s'éleva
Au milieu des rochers mornes et solitaires;
Je criai de nouveau de toutes mes artères :
Jéhovah! Jéhovah!

Mais rien ne répondit à ma voix déchirante
Que le vent qui passait dans la nuée errante.

IV

Et je montais toujours. Des souffrances humaines
A peine les sanglots atteignaient-ils à moi,
Et des derniers glaciers je foulais le domaine...
Je me sentais pâlir sous un étrange émoi.
J'entendais par moments, dans l'éloignement vague,
De la mer sociale encor houler la vague...
Et ma voix s'éleva
Sur ces pics inconnus que n'atteint pas l'orage ;
Je criai de nouveau, dans un spasme de rage :
Jéhovah ! Jéhovah !

Mais rien ne répondit à ma voix déchirante
Que le vent qui passait dans la nuée errante.

V

L'infini, l'infini, calme, incommensurable !
Les cieux se déroulant sans bornes ni milieu !

Le monde sous mes pieds est comme un grain de sable.
Mon gosier desséché semble aspirer du feu;
Tout dort autour de moi sur le lit du silence:
La lampe d'or des nuits dans l'éther se balance.
Et ma voix s'éleva
Sur ce sol vierge encor de l'humain anathème;
J'essayai de crier dans un effort suprême :
Jéhovah ! Jéhovah !

Mais rien ne répondit à ma voix déchirante
Que le vent qui passait dans la nuée errante.

VI

Epuisé, je tombai sur la neige muette :
Je sentais dans mon cœur se figer tout mon sang;
Un poids vague et pesant s'affaissait sur ma tête;
Mes lèvres haletaient sous mon souffle impuissant.
Mais, recueillant en moi ma croyance stoïque,
Je fis pour me lever un effort héroïque,

Et ma voix acheva
Dans un râle fébrile un dernier cri d'angoisse,
Et je murmurai comme un mourant que l'on froisse :
Jéhovah ! Jéhovah !

Un long éclat de rire en la nuée errante
Seul répondit alors a ma voix déchirante.



LE PÈLERIN

A M. Eugène Pelletan.

De grands nuages noirs enveloppent les cieux;
Au souffle de la nuit tout est silencieux.

Sur les fleurs passe un vent à l'haleine brûlante;
Sur l'horizon se lève une lune sanglante;

On entend par moments les faiblissantes voix
D'un tonnerre éloigné qui se perd dans les bois.

Sur la route déserte, épuisé, solitaire,
Chemine un pèlerin, front penché vers la terre.

La nuit devient plus froide et les vents plus glacés,
Le pèlerin a froid, ses genoux sont lassés.

Il frissonne, il est seul, et tarie est sa gourde ;
Le bâton de voyage échappe à sa main lourde.

Rien ne s'offre à ses yeux que l'immense horizon
D'une plaine sans borne où s'endort le gazon ;

Il se laisse tomber sur la terre mouillée,
Pâle, posant son front sur la borne souillée ;

Sur ses yeux sont tombés les voiles du sommeil...
Il sera mort demain au lever du soleil.

Une voix cependant lui murmure : « Courage !
« Encore quelques pas, car derrière est l'orage ! »

Mais la route était longue et le pèlerin las;
Et puis aussi la voix avait parlé trop bas.

— Poëtes, parlez haut sur vos harpes vibrantes;
Ne vous endormez pas, vous, nations errantes!

Décembre 1849.



LE CHANT DE LA BOHÊME

A mon ami Alexandre Guérin.

La poésie au cœur et la harpe à l'épaule,
Libres comme l'éclair dont s'embrase le pôle,
Nous marchons sous le grand ciel bleu,
Appuyant notre main sur un bâton de saule,
En chantant l'avenir et Dieu.

De notre vie, amis, voilà le beau poëme ;
Vive la poésie et vive la Bohême !

Nous aimons Beethoven, Shakspeare et Véronèse,
Et les grands boulevards où l'on dort à son aise
Au doux soleil des nuits d'été;
Nos jours splendides comme une nuit javanaise
Vivent d'art et de liberté.

Comme les anciens rois, de longues chevelures
Déroulent sur nos cous leurs brunes annelures;
Nous n'avons pas de haine au cœur;
Vivant seuls bien souvent, nous avons nos allures
Et nous gardons notre vigueur.

Les murs de nos salons sont riches en lézardes;
La misère souvent s'assied dans nos mansardes;
— Quand je dis souvent, c'est toujours! —
Et la faim sur nos fronts met des teintes blafardes,
Au fond de nos sombres séjours.

Mais nous avons pour nous l'art et la poésie,
Cieux d'azur et de lune où l'âme s'extasie;
Nous avons Shakspeare et Mozart :
Dans nos rêves souvent nous buvons l'ambroisie,
Et notre espoir, c'est le hasard!

Nous ne connaissons pas les ennuis des richesses;
Sur nous tombent pourtant les beaux yeux des duchesses,
Nous, des loisirs gais vendangeurs!
Nous n'avons vu de l'or, dans nos folles ivresses,
Qu'aux étalages des changeurs.

Quand on a le soleil, à quoi servent les lustres?
Dans quarante ans d'ici nous serons tous illustres,
Et notre front reste joyeux :
Aucun de nous encor n'a dépassé six lustres,
Et nous avons la flamme aux yeux.

Nous sommes les seuls rois qu'aiment les républiques;
Nous ne trônons jamais sur les places publiques :
Parfois nous y dormons l'été.
Nous n'adressons jamais ni placets ni suppliques,
Car nous avons la liberté!

De notre vie, amis, voilà le beau poëme;
Vive la poésie et vive la Bohême!



LE SECRET DE LA MER

A mon ami Auguste de Vaucelle.

Sous le vent de la nuit la mer tumultueuse
S'agitait dans le lit que Dieu fit à ses flots,
Et de son sein troublé, sombre et majestueuse,
Montait une hymne sourde où roulaient les sanglots.

La vague bondissait vers la grève immobile,
Reculait, s'abîmait et toujours renaissait,

Et les cités au loin mêlaient leur voix débile
A ces sourdes rumeurs que la houle accroissait.

Et les flots turbulents brisés par le rivage
Chantaient en retombant sur l'écueil froid et bleu ;
Ils parlaient cette langue inconnue et sauvage
Que parle l'ouragan quand il parle avec Dieu :

CHANT DES VAGUES

Nous sommes le miroir où le ciel se reflète,
Nous savons l'avenir que l'univers attend,
Car sur nos fronts meurtris que l'orage soufflette,
Souvent la main de Dieu se repose et s'étend.

Dans le sombre infini de nos gouffres immenses
Dorment éblouissants des mondes ignorés,
Et notre sein puissant féconde les semences
Des jeunes continents nouvellement créés.

Un secret éternel tourmente nos abîmes,
Car nous savons le mot qui créa l'univers;
Ce mot mystérieux aux syllabes sublimes
Bondit dans notre sein en mille accords divers.

Quand sous leurs grands palais les cités turbulentes
Couvrent leurs larges flancs du manteau de la nuit;
Quand les étoiles d'or naissent étincelantes
Au portique azuré du palais de minuit;

Quand la science humaine ouvre ses astrolabes
Pour compter les soleils qui pavent l'infini,
Alors nous épelons les étranges syllabes
De ce mot incréé que Dieu seul a fini.

Les monts qu'aime l'éclair, les forêts murmurantes,
Les fleuves, les torrents, les sources et les vents,
Les émanations dans les brises errantes
Et les cieux insondés inconnus aux vivants,

Epèlent avec nous dans l'immensité sombre
Ce mot resplendissant que nul œil n'a rêvé;

Mais il reste toujours dans notre flot qui sombre;
Sur nos lèvres jamais il ne s'est achevé.

Par un pouvoir fatal nos lèvres enchaînées
Palpitent sous ce mot qui contient l'avenir;
Depuis les jours lointains où nos vagues sont nées,
Nous l'épelons toujours sans jamais le finir.

Car ce mot échappé d'une bouche mortelle
Ebranlerait soudain l'univers confondu,
Et comme un fer bouillant que le forgeur martèle,
Les cieux s'aplatiraient sur le monde éperdu.

Et Jéhovah, debout dans ce désordre immense,
Devrait dans le chaos repétrir l'univers,
Créer un nouveau rhythme aux sphères en démence,
Et de son doigt puissant clore les cieux ouverts.

Et c'est là le secret que dans les vents nocturnes
Nos seins tumultueux murmurent sourdement,
Ce qui fait que du fond de nos flots taciturnes
Une plainte sans fin monte éternellement.

Roulons, roulons, roulons vers la rive inconnue,
Le vent pousse les flots et Dieu pousse le vent,
Et dans notre miroir qui reflète la nue,
Nous voyons Dieu parfois se pencher en rêvant.

★

La rumeur s'éteignit, les vagues se calmèrent,
Sous les baisers du jour l'océan s'affaissa ;
Aux parfums du matin les cités s'embaumèrent,
Et la voix de la mer dans leurs bruits s'effaça.

De tous côtés monta cette hymne éblouissante
Que la nature chante au sortir du sommeil,
Et la création se pencha frémissante
Sous cette ombre de Dieu qu'on nomme le soleil.



CE QUE FAISAIT LA LUNE

DERRIÈRE UN BUISSON

A Caroline .....

HIER, au soir, dans les clairières
Je m'en allais rêvant
Et j'entendis dans les bruyères
Comme deux voix douces et claires
Qui se taisaient souvent;

Et je me penchai sur les mousses,
Et j'étendis la main
Pour voir d'où partaient ces voix douces,
En imprimant quelques secousses
Aux buissons du chemin.

Et qu'était-ce ? — Un rayon de lune
Qui gazouillait tout bas
Des mots d'amour dans la nuit brune,
Puis embrassait sur le front une
Fleur qui ne fuyait pas.

C'étaient des bruits confus et vagues
Par la brise emportés,
Tels qu'en font tes petites vagues,
Ruisseau des bois, quand tu divagues,
Dans les beaux soirs d'été.

Dans les clairières de Starnberg, en Bavière.



LETTRE

A UN GRAND POËTE

Dans les jours d'autrefois, quand l'Italie entière,
Debout sur ses vieux flots dans sa grandeur altière,
Avait au grand soleil, sous le ciel calme et bleu,
Au front large et pensif d'un peintre à l'œil de feu
Mis la couronne d'or que l'on donne au génie,
Alors de quelque point de la vieille Ausonie,
D'une ville de Flandre où dorment les marais
Ou d'un bourg allemand caché dans les forêts,

Vers le peintre arrivait un pauvre jeune artiste,
La flamme au cœur, l'œil pur, le front rêveur et triste.
Au grand maître il venait raconter ses espoirs,
Les rêves d'avenir qu'il avait faits, les soirs,
Quand le soleil au flot et le flot à la lune
Echangent leurs adieux près de la roche brune.
Il voulait que son nom, par les foules redit,
Etincelant soleil, sur le monde bondît ;
Il avait dans le cœur aussi la flamme sainte
Et de gloire voulait que sa tête fût ceinte !
Le maître souriait, puis causait longuement
Avec le jeune peintre, et laissait par moment,
Aux yeux émerveillés de l'artiste en délire,
Resplendir sa palette ou frissonner sa lyre.
Puis l'artiste sortait, radieux, enivré ;
On pouvait sur sa main voir qu'il avait pleuré.

Eh bien ! maître, vers vous, comme en ce temps splendide,
Comme aux beaux jours de l'art, je viens, pauvre et candide,
Vous apporter le vase où j'ai mis mon espoir.
Ne me repoussez pas ! Hélas ! le ciel est noir ;
Des révolutions la vague sombre et lourde
Va peut-être monter sur la nation sourde,
Emportant vers l'oubli, sur l'aile de l'effroi,
La double royauté du poëte et du roi !

Mais l'art est immortel! Dieu le fera renaître
Des cendres du phénix. — Je viens à vous, ô maître!
Ne me repoussez pas! Je suis seul, isolé :
Aucune affection dans mon cœur désolé
N'a pu germer encor, car depuis ma naissance
Nul n'a jamais voulu de ma reconnaissance.
Maître! vous êtes grand, vous devez être doux!
Aussi, la confiance au cœur, je viens vers vous!
O maître! donnez-moi votre noble parole,
Et du bonheur alors la splendide auréole
Couronnera le front du poëte inconnu,
Glorieux d'être enfin jusqu'à vous parvenu.

Paris, 27 août 1850.



L'ÉCLAT DE RIRE D'UN BOHÊME

Dans les beaux jours d'été, quand un soleil splendide
A l'habit riche et fin comme au haillon sordide
Verse, sans les compter, ses bienfaisants rayons,
Je m'en vais bien souvent, seul avec mes crayons,
Sur les grands boulevards, au travers de la foule,
Qui, comme un fleuve immense, autour de moi s'écoule;
Et là, silencieux, je vois à mes côtés
Passer et repasser, à pas précipités,
Tous les acteurs divers du drame qui se joue

Dans Paris, ce bourbier fait de sang et de boue :
L'artiste, le banquier, l'ouvrier, le dandy
Et le capitaliste au ventre rebondi ;
Le poëte sans pain, l'intrigant en carrosse ;
Le fat qui ne vaut pas la peine qu'on le rosse ;
L'homme de loi, d'argent, d'affaires, de palais,
Pour voler ses clients achetant les valets ;
Les comtes, les barons, les marquis d'aventure,
Qui de leurs blasons faux salissent la roture ;
L'exploiteur, l'exploité ; le puissant, le petit,
A la place du cœur n'ayant que l'appétit ;
Tout ce qui grouille enfin de vil, d'abject, d'immonde,
Dans ce grand hôpital qu'on appelle le monde...
Et je me dis alors que pour un million,
Ces hommes à genoux baiseraient mon haillon ;
Car l'homme, des vertus rejetant la chimère,
Vendrait pour un peu d'or ses enfants et sa mère.
Alors un noble orgueil illumine mon front ;
Du haut de mes haillons, vierges de tout affront,
Dominant cette foule et penché sur ma lyre,
Je jette au monde entier un vaste éclat de rire.



LE CŒUR HUMAIN

De la psychologie un soir prenant la lampe,
J'osai, seul, m'avancer jusqu'au bord de la rampe
D'où l'on voit tout au fond vivre le cœur humain.
Je bondis en arrière à moitié du chemin,
Frissonnant, éperdu, pâle, les lèvres blanches,
Comme lorsque vers vous viennent les avalanches;
Le vertige faisait tourbillonner mon front...

Tant l'abîme à mes yeux avait paru profond!



BLASPHÈME ET PRIÈRE

Je n'aimerai jamais, je n'ai jamais aimé;
Aux lâches passions mon cœur reste fermé.
Mon front est libre et fier, aucun joug ne le blesse;
Je ne veux rien avoir de l'humaine faiblesse,
Et l'amour est un bât dont le sanglon de fer
S'imprime pour toujours au front qui l'a souffert,
Et je méprise trop toute l'humaine espèce
Pour me joindre au troupeau que la femme dépèce.

Dieu m'a volé ma mère au sortir du berceau,
En brisant de mes jours le plus large morceau,
Et jusqu'à quatorze ans ces mots de la tendresse,
Si doux au jeune cœur auquel on les adresse,
N'ont jamais répandu sur mon cœur qui pleurait
Leur ivresse divine où ma bouche aspirait.
Mon enfance a grandi sur elle repliée,
Et les soufflets ont clos ma bouche humiliée.

A quatorze ans j'ai fui le seuil où j'étais né,
J'ai cherché dans l'exil un sort plus fortuné;
Poëte vagabond, j'ai traîné ma sandale
Jusqu'aux pays brumeux où dort le Kamtchadale;
Au travers des forêts, sous l'orage ou le vent,
Dans les ravins des monts où j'ai dormi souvent,
Dans les bourgs ignorants, dans les cités fangeuses,
J'ai porté, toujours seul, mes douleurs voyageuses.

J'ai marché, tour à tour, à travers les palais
Où croupit sous les pieds la fange des valets,
Au travers des cités où la bête de somme
Vit loin des chariots où l'on attelle l'homme.
Les âpres vents du nord et les feux du midi
Ont bronzé ma poitrine où l'orage bondit,

Et j'ai vu, sur mon front durci par les voyages,
Le vent de bien des cieux promener les orages.

Quand je vais, pâle et fier, au travers des salons,
Bien des femmes souvent, aux yeux ardents et longs,
Ont jeté sur mon front que le dégoût harcèle,
De leurs yeux veloutés la brûlante étincelle.
Non pas que je sois beau. — Mais dans mes yeux distraits,
Sous mes longs cheveux noirs, j'ai gardé quelques traits
De l'âpreté des monts, où sur mes lèvres rudes
J'ai bu, près des torrents, le vent des solitudes.

Bien des femmes auraient sur mon front basané
Pressé de leur amour le fruit empoisonné;
Mais je veux rester grand, et l'amour rapetisse;
Sans que jamais la femme à mes côtés bâtisse
L'édifice fangeux de son amour menteur,
N'ayant pour seul ami que mon luth de chanteur,
Sous tous les cieux connus qui joignent les deux pôles,
J'irai, fier, calme et seul, en haussant les épaules.

*

Malgré cela pourtant, dans mon cœur épuisé,
Autel nud et désert que le doute a brisé,
S'élève, indélébile, une foi solitaire.
Elle reste debout dans sa grandeur austère,
Comme ces vieux débris de temples écroulés,
Ces portiques assis sur des bords désolés,
Dont les vents des déserts et les vagues débiles
Battent sans les courber les granits immobiles :
Restes d'un culte mort et qui montrent le lieu
Où jadis tout un peuple adorait le vrai Dieu.
Ce débris éternel de mon âme en ruines,
Que ne verdissent pas le vent et les bruines,
Ce socle d'airain, c'est la foi dans l'avenir.

Comme deux fiancés que l'amour vient d'unir,
La souffrance et mon cœur ont marché dans la vie;
L'idéal a rongé ma lèvre inassouvie,
La misère a tordu ma robuste vigueur,
Mais ne l'a pas brisée, et j'ai du sang au cœur.
Non, je ne suis pas mort! Comme un débile arbuste,
Je ne veux pas plier mon épaule robuste
Sous le vent passager du découragement!
Si j'ai senti faiblir ma croyance un moment,
C'est une eau salutaire où mon âme irascible
S'est trempée en passant; elle en sort invincible!

La nature frissonne aux baisers du soleil,
Le chant du jour renaît à l'horizon vermeil,
Les enfants prosternés dans les temples paisibles
Me réchauffent le cœur de leurs chants invisibles;
Les forêts et les mers versent sur les cités
Le cantique sans fin de leurs flots agités;
Tout chante, tout renaît; de suaves haleines
Pleines de doux parfums palpitent dans les plaines,
Et l'humanité semble au milieu du ciel bleu
Poser un long baiser sur le grand front de Dieu.

Oh! mon âme a brisé son trop long crépuscule;
Le vin de la jeunesse en mes veines circule,
Je n'ai que vingt-un ans, je veux croire à l'amour;
Comme Gœthe, je dis: Du jour! encor du jour!
Je veux fouler aux pieds mon cynisme factice;
Oh! non, il n'est pas vrai que l'amour rapetisse.
La femme trompe et meurt, mais l'amour est divin,
Et nul être ici-bas ne l'a maudit en vain.
C'est la fête de Pâque où l'âme renaissante
Sort comme Jésus-Christ de la tombe impuissante
Et monte vers les cieux dans un suave émoi.
Oh! mon cœur reverdit sous l'espoir et la foi:
Je vis, j'aime et je crois! O ma harpe fidèle!
Allons au temple saint qu'embaume l'asphodèle,

Et chantons à genoux, dans l'exaltation,
L'hymne rassérénant de la rédemption !

Si le blasphème amer a passé sur ma lèvre,
Pardonnez-moi, mon Dieu ! J'écrivais dans la fièvre.
C'est que j'ai tant souffert ! Je ne suis qu'un enfant ;
L'épreuve était trop forte, et mon cœur étouffant
Sous le pied des douleurs, n'a pas eu la puissance
De monter au Calvaire avec reconnaissance.
Pardonnez-moi, mon Dieu ! j'ai vaincu mon orgueil !
Quand mon cœur faiblira sous le doute et le deuil,
Je m'agenouillerai comme aux jours du jeune âge,
Et vous me verserez la force et le courage !



A GEORGE SAND

Le ciel était doux comme aux approches de Pâques,
La lune avec la nuit s'élevait dans les cieux.
Enivré, je lisais le poëme de *Jacques,*
Et les champs sous mes pieds étaient silencieux.
Tout à coup j'entendis, aux flots des brises neuves,
Sur les Alpes d'azur où l'avalanche dort,
Chanter dans le lointain les forêts et les fleuves,
Près des vierges glaciers que le soleil fait d'or.
Puis, bientôt tout s'unit dans cet hymne paisible

Que la nature épanche à la lèvre des nuits :
Alors il me sembla qu'une voix invisible,
Calme et grande, planait au-dessus de ces bruits.
Et cette voix disait d'ineffables paroles
Sereines comme Dieu, grandes comme le ciel ;
— Et c'était vous, poëte aux vastes auréoles,
Que je croyais ouïr dans ce chant éternel !
Et votre nom bondit sur ma lèvre enivrée :
Une ode s'éleva de mon luth agrandi ;
Je vous chantai, madame, en la langue sacrée ;
Votre nom étoila mon accord enhardi.
Mais du jour lorsque l'aube annonça la naissance,
Je lus ce chant éclos au bruit des chênes verts,
Et trop bien convaincu de ma vaine impuissance,
Sans vous les envoyer, je brûlai tous ces vers !

Sur la Berra, montagne à deux lieues de Fribourg.



UN ANGE DE LA TERRE

A mes chers petits amis Carl et Max de Drechsel.

Enfants, connaissez-vous un ange de la terre
Aussi pur, aussi beau que les anges des cieux ?
Il embaume ici-bas le sentier solitaire,
Il rend doux et sereins tous les fronts soucieux.

Autour de son beau front palpite la lumière ;
Il est venu vers nous pour faire croire en Dieu,

Il vit dans les palais comme dans la chaumière,
Et son regard d'azur resplendit en tout lieu.

Le chant doux et berceur de sa voix cristalline
Fait pleuvoir le sommeil sur le front de l'enfant,
Et des rêves remplis des bruits de la colline
Planent sur les berceaux que son aile défend.

Dieu l'a placé tout près de vos jeunes années
Pour soutenir vos pas et remplir votre cœur;
Son doigt fait refleurir les croyances fanées,
Et ses lèvres jamais n'ont de rire moqueur.

Quand sur vos jeunes fronts s'étend la maladie,
Il reste jour et nuit la main dans vos deux mains :
Votre âme, à son appel, se relève agrandie,
Si votre voix s'est jointe aux murmures humains.

On le trouve partout où l'on verse des larmes,
Son amour est le seul qui ne s'éteigne pas;
Il a des mots d'espoir pour toutes les alarmes
Et sa main quelquefois arrête le trépas.

Eclos dans un souris de la Vierge mystique,
Un soir, il est tombé du séjour éternel;
Cet ange de la terre est doux comme un cantique,
Et son nom, mes enfants, c'est l'amour maternel.



CE QUE C'EST QUE LA MÉMOIRE!

A M. Auguste Vacquerie.

C'était une des nuits splendides et sereines
Où l'azur des grands cieux cause avec les forêts;
C'était l'heure où souvent la lune voit les reines
Sous leurs lambris dorés verser des pleurs secrets;

On entendait au loin, en rimes incertaines,
Les étoiles chanter en passant dans les cieux,

Et les plantes germer sur le bord des fontaines
Dont les flots arrêtés dormaient silencieux.

Beaux comme ces héros que l'on voit dans les rêves,
Deux vieillards au grand front, sous le ciel large et bleu,
L'un vers l'autre penchés, causaient au bord des grèves :
L'un c'était l'Océan et l'autre c'était Dieu.

J'écoutai bien longtemps l'étrange mélodie
Que de ces deux vieillards les lèvres répandaient ;
J'osai même chanter sur ma lyre hardie
Ces chants auxquels les cieux en tremblant répondaient.

J'ai cherché depuis lors, dans mes nuits d'insomnie,
De ces chants dans mon front si rien n'était resté :
Je n'ai pu retrouver cette vaste harmonie ;
C'est singulier, pourtant, j'avais bien écouté !



ASPIRATIONS INSENSÉES

A mon ami Georges Bader.

I

Vagues immensités des sombres océans,
Que laboure sans fin la houle impétueuse,
Abîmes insondés, gouffres noirs et béants
Qu'illumine d'éclairs la foudre tortueuse ;

O forêts qui penchez vos sapins éperdus
Sur les torrents fangeux des vallons taciturnes,
Montagnes de granit dont les rocs confondus
Se heurtent au choc sourd des rafales nocturnes;

Vastitudes des cieux sans limite et sans fin,
Où les mondes toujours recèlent d'autres mondes,
Où chaque étoile d'or cache un blond séraphin,
Ethers immaculés, bordés d'horizons mondes;

Douloureuses rumeurs des humaines cités,
Où le blasphème sourd s'accouple au rire impie,
Où les cris de l'orgie à tous les vents jetés
Hurlent près de la faim sur la borne accroupie;

Bruits des mers, bruits des cieux, clameurs des ouragans,
Murmures souterrains des méditerranées,
Avalanches des Alps aux bonds extravagants,
Universelles voix ici-bas déchaînées;

Quelle douleur immense éplore vos accents?
Qui jeta dans vos seins cette plainte infinie?

Pleurez-vous l'homme mort ou les mondes naissants,
Ou la croyance en Dieu de la terre bannie ?

II

Il est de ces moments
Où je voudrais étreindre,
Où je voudrais atteindre
De mes embrassements
Tous les êtres qui pleurent
Et dont le cœur meurtri
N'a plus même de cri
Pour bénir ceux qui meurent.

Je voudrais sur mon sein
Presser l'onde, la terre,
La femme solitaire
Et l'enfant orphelin ;
Les âmes torturées
Qui s'en vont vers l'amour,
Puis, à la fin du jour,
Reviennent déchirées ;

Tout ce qui sous les cieux
En soi porte un ulcère,
Qu'incessamment lacère
Quelque deuil anxieux ;
Tout cœur qui se retire
Pour pleurer en secret
Et dont nul ne connaît
L'invisible martyre.

III

Mais le monde est immense, et bien avant le soir,
Sous mon propre deuil je succombe....
Et je vous dis à tous : — Mes frères, au revoir,
Au grand rendez-vous de la tombe.



DANS

LA VIEILLE CATHÉDRALE DE SAINT-NICOLAS

A FRIBOURG EN SUISSE

A M. J. Labastrou.

QUE j'aime à revenir vers les jours de l'enfance,
Vers ces beaux jours lointains où tout n'était que chants,
Où mon œil était pur comme la fleur des champs,
Où j'ignorais la vie, et mon cœur la souffrance;

Où je courais, joyeux, dans ma vieille Fribourg,
Où mon bonheur était la fleur d'or des prairies,
Le lait chaud parfumé bu dans les métairies,
Et les beaux cavaliers traversant le faubourg;

Et puis, surtout, le soir, la vieille cathédrale
Me racontant tout bas, avec la voix des nuits,
L'histoire des vieux jours, mer aux immenses bruits
Dont les flots ont baigné son antique spirale!

Que de soirs j'ai passés, les pleurs coulant à flots
Sur ma joue, en silence, et recueillant dans l'ombre
De l'orgue qui mourait le chant étrange et sombre,
Vaste voix d'ici-bas pleurant ses longs sanglots!

Sous ces immenses nefs, oh! qu'elle est émouvante
Ta grande voix, mon orgue à l'haleine de feu,
Quand Ludwig Beethoven, ce large écho de Dieu,
Verse sur ton clavier le chant de l'épouvante!

. . . .

Oh ! que j'étais heureux, quand sur mes mains croisées
Mon âme dans mes pleurs entière se versait,
Quand nul œil étranger vers moi ne se baissait,
Derrière un vieil autel, loin des grandes croisées !

Quand l'orgue s'était tu dans le temple désert ;
Que l'ange de l'écho, se perdant sur les dalles,
Vidait les derniers chants des lointaines pédales,
Harmonieux simoûn se perdant au désert ;

Quand les derniers échos que la voûte égalise
Mouraient dans les piliers en vagues fusions,
Longtemps encor, bercé d'étranges visions,
Les deux mains sur mon front, je restais dans l'église !



ROMANCE

La lune est belle et la brise dormante....
Jeunes amants, embrassez votre amante.

Lorsque l'orage est en chemin,
Le lac devient tranquille et calme ;
Quand notre vie enfin se calme,
C'est que la mort nous tend la main.

La lune est belle et la brise dormante...
Jeunes amants, embrassez votre amante.

Au fond des fleurs rampe le ver,
Toute joie est vite ravie;
La douleur remplit notre vie;
Après le printemps vient l'hiver.

La lune est belle et la brise dormante....
Jeunes amants, embrassez votre amante.

Tout est faux, même le remord;
Autour de nous tout est mensonge :
L'amour, ici-bas, est un songe
Dont le réveil est dans la mort.

La lune est belle et la brise dormante....
Jeunes amants, embrassez votre amante.

Une nuit de septembre, pendant qu'il pleuvait dans la rue Saint-Jacques.



SIMILITUDES

L'OCÉAN n'adoucit son onde âcre et salée
Que lorsque le soleil l'a pompée au ciel bleu
Et reversée en pluie au fond de la vallée :

La mer c'est le génie, et le soleil c'est Dieu.



CHANT DE ROUTE

DU JUIF ERRANT

Satrapes au front pâle,
Rois des fières cités,
Dont la verge papale
Bat les peuples matés ;
Serfs de la glèbe immonde
Dont le front pleure ou rit,

Place! place au Maudit
Sur la route du monde!

Les cèdres des Libans et les rois des humains
Se courbent en tremblant sous mon pied invincible;
J'ai bravé tous les cieux, foulé tous les chemins;
Mon orteil n'a pas vu de mont inaccessible.

Les rumeurs des cités et la houle des mers
Dans leurs lits orageux pleurent lorsque je passe;
Un sanglot convulsif tord les gouffres amers,
Et l'ouragan dompté s'aplatit dans l'espace.

Quand la mort veut briser le granit de mes jours,
Elle ébrèche sa faux à mes reins immobiles;
Vagabond éternel, je chemine toujours,
En chassant devant moi les empires débiles;

Mon pied heurte en passant des générations
Les cadavres épars dans les sables des âges;
Les tigres affamés des révolutions,
Pantelants sous mon œil, lèchent mes mains sauvages.

J'ai compté les soleils qui pavent l'infini,
Les atomes de sable où la mer se dérobe;
J'ai fait dix-huit cents fois le tour de ce vieux globe:
Nul gouffre n'a voulu de mon front de banni.

Satrapes au front pâle,
Rois des fières cités,
Dont la verge papale
Bat les peuples matés;
Serfs de la glèbe immonde
Dont le front pleure ou rit,
Place! place au Maudit
Sur la route du monde!

Nul ne sait d'où je viens, nul ne sait où je vais;
Je ne me souviens plus du nom qu'avait ma mère,
Ni des rêves fleuris qu'autrefois je rêvais,
Ni des flots qu'a battus mon enfance éphémère.

Je n'aime ni ne hais. Je marche toujours seul;
Mon éternel ennui fait ma seule famille.
Mon regard morne et froid glace comme un linceul
Les rires doux et frais éclos sous la charmille.

Quand je passe le soir aux marges des forêts,
Les baisers des amants se fanent sur leur lèvre ;
Leur étreinte se meurt en des frissons secrets,
Et l'effroi sur leur joue épand sa morne fièvre.

La flamme de la joie et des rires humains
N'a jamais coloré mon grand visage pâle ;
Mon existence n'a ni soirs ni lendemains ;
Elle suit une route éternelle et fatale.

Parfois un regret morne aime à me torturer ;
Son cri vague et lointain au souvenir ressemble ;
Alors dans ces moments quelquefois il me semble
Que je serais heureux si je pouvais pleurer.

Satrapes au front pâle,
Rois des fières cités,
Dont la verge papale
Bat les peuples matés ;
Serfs de la glèbe immonde
Dont le front pleure ou rit,
Place ! place au Maudit
Sur la route du monde !

Oh! la fatigue lourde écrase mes vieux reins,
La lassitude abat mes ennuis solitaires!
J'ai sondé tour à tour les abîmes marins,
Les torrents des vieux monts, les laves des cratères;

J'ai présenté mon front aux bises des glaciers,
Aux simoûns des déserts, aux foudres des tourmentes;
J'ai versé dans mes os les philtres des sorciers,
Ma poitrine a plongé sous les mers écumantes;

Mais le vent comme un souffle a caressé mes yeux,
Le simoûn s'est enfui loin de mes pas avides,
La foudre à mon approche a remonté les cieux,
La mer m'a rejeté de ses abîmes vides.

. . . .

Satrapes au front pâle,
Rois des fières cités,
Dont la verge papale
Bat les peuples matés;

Serfs de la glèbe immonde
Dont le front pleure ou rit,
Place! place au Maudit
Sur la route du monde!

Mais un jour, jour suprême! un immense ouragan
Broîra comme un épi la terre vermoulue,
Le monde finira d'un bond extravagant
Dans le chaos sans fond sa route révolue ;

L'infini s'abattra sur les cieux fracassés,
Le soleil s'éteindra comme un flambeau sans huile;
Les peuples et les rois l'un sur l'autre entassés
Dormiront pour toujours leur sommeil immobile.

Et moi, calme et debout au milieu des débris
Que voileront déjà les dernières bruines,
J'applaudirai des mains aux soleils assombris,
Et les morts m'entendront rire dans les ruines,

Jusqu'à ce que le Maître à mes pas indomptés
Ouvre au fond de l'espace un nouveau monde en germe,

Où je continuerai mon voyage sans terme,
— Car je suis éternel comme l'humanité.

Satrapes au front pâle,
Rois des fières cités,
Dont la verge papale
Bat les peuples matés;
Serfs de la glèbe immonde
Dont le front pleure ou rit,
Place! place au Maudit
Sur la route du monde!



OU LE POËTE ÉTAIT TRISTE

PARCE QU'IL CHERCHAIT DES CHOSES QU'ON NE TROUVE PAS

O poëte, pourquoi sur ton front qui se penche
Cette maladive pâleur?
Et quel amer penser sur ta jeune âme épanche
Le deuil et l'intime douleur?

— Oui, je suis triste, amis! car deux pensers étranges
Marchent toujours à mon côté :
Pour mon âme, trouver le vierge amour des anges;
Pour les peuples, la liberté!



ATTRACTIONS INSTINCTIVES

A Mademoiselle Thérèse Reitmayer.

I

O poëte, dis-moi, quel secret les tourmente,
Et les jours et les nuits,
Les flots tumultueux de la mer écumante
Aux étranges ennuis?

Dans les sentiers de flamme où se roulent les mondes,
Que cherchent les soleils,
Sans cesse reprenant leurs courses vagabondes
Dans leurs chemins vermeils?

Au fond du vallon vert, sur la naissante mousse,
Que désire la fleur,
Toute triste et penchant sa tête faible et douce,
Dans sa vague douleur?

II

Au fond des cieux, enfant, les comètes errantes,
Dans les vallons la fleur,
Aux bords lointains des mers les vagues murmurantes,
Et dans l'homme — le cœur,

Entreprennent, hélas! tous les mêmes voyages,
Pour le même festin;

Ils courent éperdus sur la route des âges,
Poussés par le destin :

Le flot cherche le flot, le monde cherche un monde,
Et la fleur une fleur;
Et dans l'humanité le cœur jetant la sonde
Aussi demande un cœur.



PLUS LOIN!

A M. Joël Cherbuliez.

I

LA-BAS dort sur les flots l'enivrante Italie,
Berçant les belles nuits de son ciel toujours bleu
Des romances d'amour qu'aux vives bacarolles
Mêlent les bruns rameurs assis en leurs gondoles ;

La terre où l'âme vierge, en ses désirs de feu,
Des neuves voluptés boit la coupe remplie.

— N'entends-tu pas au loin le chant du moissonneur?
Enfant, ce n'est pas là le pays du bonheur.

II

Là-bas, c'est l'Helvétie où volent les grands aigles,
Où bondit l'avalanche, où roulent les torrents;
Où l'on entend, le soir, leurs vaches rassemblées,
Les pâtres se répondre au lointain des vallées;
Les chasseurs de chamois, au pied des monts errants,
Chanter libres et fiers, le long des champs de seigles.

— N'entends-tu pas au loin le chant du moissonneur?
Enfant, ce n'est pas là le pays du bonheur.

III

Là-bas, c'est l'Amérique aux immenses savanes,
Où la nature est grande en sa vierge beauté,
Où les fleuves, roulant leurs ondes inconnues
Dans les déserts lointains que connaissent les nues,
Inondent les forêts de leur flot indompté,
Qui jamais sur ses bords n'a vu les caravanes.

— J'entends toujours au loin le chant du moissonneur :
Enfant, ce n'est pas là le pays du bonheur !

IV

Plus loin, c'est l'Infini, c'est la grande patrie
Où les peuples, venant des plaines ou des monts,

Réuniront un jour leurs ondes séparées,
Où des plaisirs sans fin à leurs sources sacrées
L'homme buvant les eaux pures de leurs limons,
Donnera l'idéal à son âme flétrie.

— Je n'entends plus au loin le chant du moissonneur :
C'est là, peut-être, enfant, le pays du bonheur !

Karlstein, octobre 1848.



QUE SERA LE CIEL ?

Je cherchais hier soir, en suivant la vallée,
Triste comme un regret,
Quel serait ce bonheur dont la voûte étoilée
Nous cache le secret,

Et ce qu'étaient enfin le paradis des anges,
Les délices du ciel...
Mon cœur me répondit, dans des frissons étranges :
— Un baiser éternel !

Munich, avril 1849.



A MON AMI AUGUSTE MAJEUX

O ma harpe fidèle ! un chant lointain d'adieux
Sur la rive étrangère, un chant pour la patrie,
Doux comme la rosée à la plante flétrie,
Ou comme à la montagne un soleil radieux !

. . . .

Jeune oiseau voyageur égaré dans tes champs,
Sous ton ciel vaporeux, ô brumeuse Allemagne,

Pourtant je veux chanter mes amis, la montagne;
Car, poëte, à ta voix je retrouve des chants.

Poëte au noble cœur, tu me parles de gloire,
Cette coupe de miel que tend l'illusion!
Hors la tombe, ici-bas, tout est dérision!
Et qu'est-ce donc, mon Dieu! que l'humaine mémoire?

Un son faible épanché par le pâtre distrait,
Et qui s'en va mourir dans les forêts lointaines;
Des échos un moment les rumeurs incertaines
S'en amusent là-bas, puis déjà tout se tait!

Oh! que de fois, le soir, penché sur ma fenêtre,
Suivant d'un œil rêveur le cours mystérieux
De ces mondes errants dont se pavent les cieux,
Que d'un signe de front l'Eternel a fait naître,

De l'enfance évoquant le lointain souvenir,
Je rêve à mes amis, je rêve à la patrie!
Du vent froid de l'exil mon âme alors meurtrie
Cueille tout son bonheur à se ressouvenir!

Mon front bien triste alors s'incline de souffrance,
L'ennui jette son fiel sur mes jours sans honneur,
Et mon cœur ulcéré va puiser le bonheur
Dans la dérision d'une vague espérance.

Alors je donnerais la moitié de mes jours
Pour saisir des deux mains le sceptre du génie
Et créer dans mes vers cette grande harmonie
Que les peuples futurs répéteraient toujours,

Et pouvoir sur ma harpe à la voix douce et triste,
Quand la nuit de silence au loin sème les champs,
Moduler des accords aussi doux que tes chants,
Que le baiser du soir à la fleur qui résiste!

Dans les rêves de feu de mes nuits sans sommeil,
Dans les riants tableaux de la Suisse lointaine
Que m'apporte souvent ma mémoire incertaine,
Sur la montagne où luit notre pâle soleil,

Dans le vague lointain des souvenirs d'études,
Toujours je vous revois, doux amis de mon cœur,

Et surtout toi, poëte aux chants pleins de vigueur,
Dans mon exil, objet de mes inquiétudes !

O ma harpe fidèle, un chant lointain d'adieux,
Mes souhaits et mes vœux pour sa barque légère,
Doux comme la patrie à la plante étrangère
Ou comme à la montagne un soleil radieux !

Tegernsee, près Munich, 21 juin 1848.



DEUX MOISSONNEURS

I

Dans les soirs de moisson, quand les blés sont couchés,
Quand le fléau de chêne a pesé sur les pailles,
Le faucheur fait passer, à l'ombre des murailles,
Par le crible les grains que son bras a fauchés.

II

Quand les systèmes ont vidé les passions,
Quand la faux du progrès a couché les idées,
L'Eternel fait passer les nations ridées
Au crible épurateur des révolutions.

Janvier 1850.



IMPRESSIONS D'IVRESSE

D'UN POÈTE ALLEMAND

A M. Ch. Alexandre.

Hourrah !
Mes tempes ruissellent,
Mes yeux étincellent,
Mes jambes chancellent.

Hourrah !
L'ivresse s'augmente,
La bière écumante
Dans les brocs fermente.

Hourrah !
Près de moi tout roule,
Et le vent enroule
Le plafond qui croule.
Hourrah ! hourrah ! hourrah !

★

A boire ! à boire ! à boire !
Verse à boire, Satan, verse, verse toujours !
Que mon bocal usé me serve de ciboire
Sur l'autel de l'ivresse où j'ai voué mes jours,
Loin des rumeurs que font les terrestres séjours.

Que l'ivresse déborde
Dans mon crâne élargi que la folie étend,
Dans mon esprit perdu que la démence aborde !
Que mon cœur vers l'oubli s'envole au même instant
Que mon pied vers la cave où l'ivresse l'attend !

A boire! de la bière!
Pas de vin! de la bière avec de vieux tabac!
Verse sur mon esprit l'ivresse de la pierre,
Morne, apathique et lourde, où rien ne se débat,
Où le cœur et le corps s'éteignent sans combat!

O Satan, bourre, bourre
Ma bonne vieille pipe aux parfums capiteux;
Dans son tube embaumé que le culot rembourre,
Verse avec l'étincelle, en nuages douteux,
Le néant de l'oubli dans le tabac juteux!

Je veux que l'oubli sombre
Etende sur mon cœur sa muraille d'airain;
Dans l'ivresse je veux que mon esprit qui sombre
S'engloutisse, perdu sous un flot souverain,
Et dorme son sommeil, immobile et serein.

*

Elle avait des yeux bleus et s'appelait Marie.
La jeunesse chantait sur sa lèvre fleurie,
Et l'amour commençait à chanter dans son cœur.

Le printemps était né le jour de sa naissance,
L'ange des dix-huit ans berçait son innocence,
Et sa lèvre ignorait tout sourire moqueur.

Mais dans le mois de mai, quand mes baisers timides
Passaient en frissonnant sur ses lèvres humides,
Au milieu de sa joue un tache naissait;

Et la tache était rouge, et son visage pâle,
Que semblait éclairer une lampe d'opale,
Tout autour de la tache encore pâlissait;

Elle était poitrinaire, et souvent dans la nue
Elle entendait, le soir, une voix inconnue
Lui murmurer un chant que son âme achevait.

Elle aimait la nuit sombre et la lune rêveuse;
Unebrise penchait son épaule nerveuse,
Et la mort vint la prendre un matin qu'il pleuvait.

*

A boire ! à boire ! à boire !
De mes jours d'écolier
C'est une sombre histoire
Que je veux oublier !

Quand ce souvenir monte
Dans mon cœur en émoi,
Nul effort ne le dompte,
Je pleure malgré moi.

★

Pleurer, se souvenir est également lâche ;
Sachons mettre le ventre à la place du cœur,
Et marchons dans la lutte où le destin nous lâche
En buvant de l'oubli la robuste liqueur.

★

Verse à boire,
Hourrah !
Ma mémoire
Mourra !

Les douleurs qui m'oppressent
Sombrent et disparaissent
Dans les brocs que caressent
La bière et le tabac !

Les vents roulent
Sans loi,
Les murs croulent
Sur moi.
Tout s'abîme et s'écrase ;
Sous le vent qui la rase,
La maison fuit sa base
Dans un affreux émoi.

★

Mon âme s'évapore
Et chaque atome ailé
S'enfuit par chaque pore
Comme d'une pot fêlé ;

Mes membres s'élargissent
Et baisent le soleil,

Mes poumons qui rugissent
Sortent par mon orteil.

. . . .

Tout croule, tout s'abîme,
Et la base et la cime,
La montagne sublime
Et le vallon perdu ;
Comme un chien qui patauge,
Comme un porc dans la bauge,
Le chaos dans cette auge
Seul, se lève, éperdu.

★

Penché sur un nuage où dort la nuit profonde,
J'assiste au dénoûment de la farce du monde.

★

Le vent de la tempête a fauché les cités,
Et le vieil univers, comme un vaisseau qui sombre,
S'affaisse lentement sous les flots excités
Par un vent inconnu qui vient de la mer sombre.

Comme un enfant qui veut courir dans les prés verts,
S'empresse de quitter son habit des dimanches,
Dieu tire de ses bras l'habit de l'univers,
— Ce vêtement usé qui craquait sous les manches.

Et la main de la mort ploie au fond du néant
Le long tapis des cieux qui s'évident en tube;
Sous les sourdes rumeurs de l'abîme béant,
L'éternité chancelle et l'infini titube.

. . . .

*

Mais alors dans les cieux
Dont craquaient les essieux,
Un ange à robe blanche
Se leva gracieux
Sur l'abîme qui penche.

Un large ruban bleu
Serrait par le milieu

Sa robe éblouissante
Et relevait le feu
De sa gorge naissante;

Un sourire enivrant
Sur sa bouche s'ouvrant,
Embaumait ses deux lèvres,
Et dans le cœur souffrant
Jetait de vagues fièvres.

Comme une grappe au mur,
Un luth d'or pendait sur
Le bord de son épaule,
Et ses cordes d'azur
Frissonnaient comme un saule.

★

C'était l'ange de l'amour :
Une lumière divine
S'épanchait de sa poitrine
Comme l'aube d'un beau jour.

Du luth les cordes sensibles
Palpitèrent sous ses doigts,
Et des hymnes indicibles
S'écoulèrent de sa voix.

★

Son chant était si doux et sa voix si suave
Que dès qu'il se mit à chanter,
Le chaos qui montait sur l'univers esclave
Se retourna pour l'écouter.

★

Et sa voix qui calmait les sphères éperdues
Chanta les voluptés des premières amours,
Le saint enivrement des lèvres confondues,
Et l'âge radieux où l'on croit aux beaux jours.

Il chanta la saveur des chastes jouissances
Que le premier baiser verse aux cœurs de seize ans;
Il chanta le parfum des jeunes innocences,
Il chanta l'espérance, il chanta le printemps.

Puis son luth raconta ces tristesses divines
Qui pleurent dans le cœur des enfants amoureux,
Quand ils vont cueillir, seuls, les roses des ravines
Et qu'ils reviennent, seuls, par le chemin pierreux;

Puis toute l'épopée et sombre et radieuse
Que l'amour dans les cœurs écrit avec du sang...
Et son chant qu'embaumait sa voix mélodieuse
Fit palpiter d'espoir le monde frémissant.

★

Et l'univers reprit dans la voûte infinie
Son rhythme un moment arrêté,
Et poursuivit soudain, dans l'ordre et l'harmonie,
Sa marche vers l'éternité.

. . . .

★

Amour, amour, force divine,
Puissance que l'homme devine

Sur le mont ou dans la ravine,
Comme un pressentiment du ciel;
O dieu des cieux et de la terre,
Qui sur la femme solitaire
Comme sur le penseur austère
Verse un mot du Verbe éternel!

Les mondes naissants te respirent,
L'homme et le dieu vers toi soupirent,
Et les créations n'aspirent
Qu'à ton sein fécond et puissant.
L'amour, c'est la force infinie
D'où découle à flots le génie,
L'espoir, le bonheur, l'harmonie,
De Dieu miroir éblouissant!

★

Folie absurde! C'est l'orgie
Qui dans notre corps excité
Féconde notre âme élargie;
L'amour n'est que la lâcheté!

★

Que des tonneaux qui crèvent
Des bonheurs inconnus
Pleuvent sur nos fronts nus
Qui souffrent et qui rêvent!

La raison, c'est la mort!
L'ivresse furieuse
Verse, mystérieuse,
Ce qui fait l'homme fort.

C'est la source infinie
Dont les flots débordants
Dans leurs seins fécondants
Contiennent le génie.

★

O William Shakspeare! intrépide plongeur
De ce vaste océan qu'on nomme l'âme humaine,
Toi, dont la main hardie et le pied voyageur
Des sombres passions connaissent le domaine,

Si le vent du génie au fond de ton cerveau
Fit éclore le monde éblouissant du drame,
Si ta lyre créa, dans un moule nouveau,
L'écho de tous les chants qui palpitent dans l'âme,

C'est que l'orgie ardente oignait ton front puissant,
C'est que le feu du gin embrasait ton délire;
L'ivresse t'entr'ouvrait ce ciel éblouissant,
Où l'homme calme et froid jamais ne saura lire.

. . . .

L'ivresse, c'est le fleuve où notre âme se trempe;
L'ivresse, c'est l'oubli; l'oubli, c'est le bonheur;
La raison, c'est l'abîme où le doute moqueur
Sous sa nuit désolée étouffe notre lampe.

★

J'ai vécu pauvre et seul, j'ai beaucoup voyagé;
Du pain noir de l'exil je connais l'amertume;
Jamais la comédie à mes yeux n'a changé,
J'ai vu le même cœur sous un autre costume.

La harpe sur l'épaule et le bâton en main,
J'ai promené partout ma vie aventureuse ;
J'ai dormi bien souvent sous l'arbre du chemin,
Et l'orage a battu ma jeunesse coureuse.

J'ai vu le ciel d'Espagne et le ciel d'Orient ;
Sur le sol que zébrait l'ombre des sycomores,
J'ai vu, près des péris au regard souriant,
Dans les lointains d'azur se lever les rois mores.

Au pied des grands palais que le soleil ambra,
Mon rêve a ravivé, dans les splendeurs stellaires,
L'éblouissant passé qui dort sous l'Alhambra
Et que troublent parfois les rumeurs populaires.

J'ai fait des songes d'or, la pipe turque aux dents,
Dans les limpidités des cieux asiatiques,
Et j'ai vu naître, au bord des nuages ardents,
Près des flots athéniens les étoiles attiques.

J'ai foulé tour à tour, sous mon pied voyageur,
Le sable des déserts et l'herbe des savanes,

Et j'ai bercé souvent mon front pâle et songeur
Aux refrains lents et doux des longues caravanes.

J'ai parcouru longtemps, la torche dans la main,
Les cryptes insondés des vieux temples de l'Inde;
J'ai promené mes pas, las du murmure humain,
Plus loin que l'équateur où l'univers se scinde.

Puis je suis revenu, des mondes primitifs,
Au sol européen où la souffrance abonde,
Où les hommes partout sont pâles et chétifs;
Mais j'ai repris bientôt ma course vagabonde.

Alors, sans me lasser, vers les pays du Nord,
Où l'hiver immobile a fixé son domaine,
Où le pin sous l'orage en gémissant se tord,
J'ai cherché d'autres fils de la famille humaine:

Dans la hutte enfumée où s'endort le Lapon,
Près de l'âtre glacé des pauvres Kamtchadales,
Auprès du Grœnlandais qui vit de son harpon
Et sur les mers de glace imprime ses sandales;

Dans les steppes sans fin que le Russe parcourt,
Dans la vieille Allemagne aux cités studieuses,
Où le rêve au foyer, en souriant, accourt
Ouvrir aux yeux du cœur ses forêts radieuses...

J'ai promené partout ma lyre et mon bâton,
Même dans les forêts vierges du Nouveau-Monde;
J'ai frayé mon chemin, de la hache, à tâton,
Sous les arbres géants que nulle main n'émonde.

Les racines sans fin du vaste baobab
Ont gardé mon sommeil du souffle de l'orage,
Pendant qu'un tigre noir que chassait un nabab
Pleurait dans le lointain ses hurlements de rage.

Pèlerin sans amis, voyageant pauvre et seul,
Sous tous les cieux connus j'ai passé solitaire,
Et j'ai senti partout, comme un sombre linceul,
S'étendre sur mon cœur une tristesse austère.

Partout la soif de l'or! La vertu nulle part!
Dans ce monde galeux que l'égoïsme altère,

Où des rois et des dieux on fête le départ,
Quand j'ai cherché l'amour, j'ai trouvé l'adultère.

Le faible sous le fort écrasé sans pitié,
Les hommes pour de l'or vendant jusqu'à leur mère ;
Car l'on ne voit jamais l'amour ni l'amitié
A l'homme pauvre ouvrir leur cabane éphémère.

Il faut avoir de l'or ! Si vous n'en avez pas,
On marchera sur vous comme sur un reptile ;
Si vous avez de l'or, on baisera vos pas,
Et l'on glorifiera votre vie inutile.

★

Oh ! qui me donnera les ailes du condor ?
Oh ! qui m'emportera sur un nuage d'or,
Loin des pays brumeux où mon âme s'endort ?

Je voudrais que le vent des mers tumultueuses
M'arrachât pour jamais aux routes tortueuses
Où rampe comme un ver la vieille humanité ;

Oh! je voudrais bondir vers des continents vierges
Dont nulle main jamais n'a défloré les berges,
Près des cieux inconnus où dort l'éternité;

Vers ces monts étoilés d'où nous vient la lumière,
Où la création, dans sa beauté première,
Chante l'amour sacré de la terre et des cieux;

Où la muse des vers cueille au bord de la grève
Le vin de l'idéal dans les vignes du rêve
Et le verse en chantant sur les fronts soucieux.

Oh! je voudrais monter sur l'orage ou les nues,
Voir éclore à mes yeux des terres inconnues,
Assises, au soleil, dans leur virginité;

De jeunes continents, des forêts solitaires
Où de l'homme jamais n'ont battu les artères,
Tout un monde de calme et de sérénité;

M'en aller où s'en vont les sanglots des poëtes,
Les aspirations des âmes inquiètes
Que tourmente la soif d'un bonheur introuvé;

M'en aller où s'en vont les souffrances cachées,
Les vierges par la mort sur leurs tiges fauchées,
Radieuses encor d'un rêve inachevé !

★

Là je retrouverais au fond d'une prairie
Cet ange aux yeux d'azur qui s'appelait Marie.

★

Marie ! ô doux écho de mon cœur de dix ans,
Autel calme et fleuri de mes amours naissants !

Pur et blond souvenir de mes jeunes années,
Sanctuaire d'azur dont les fleurs sont fanées,

O toi qui fis éclore, au mois où naît la fleur,
Le premier chant d'amour du printemps de mon cœur !

Te souviens-tu du soir où seuls nous nous assîmes
Dans le bois dont la lune illuminait les cimes ;

Où, fondant l'avenir sur d'éternels beaux jours,
Nous jurâmes tous deux de nous aimer toujours?

Les brises mariaient leurs rumeurs incertaines
Au murmure étouffé des cascades lointaines,

Et la senteur des foins nouvellement coupés
Montait dans les tilleuls par la brume estompés.

A tes côtés rampait un buisson de genièvres;
— Je posai lentement mes lèvres sur tes lèvres;

Et puis, ivres tous deux d'amour et de printemps,
L'un dans l'autre perdus nous restâmes longtemps...

Toutes les voluptés dans l'univers encloses
S'épanchèrent alors de tes lèvres mi-closes;

En sentant tes baisers sur mes lèvres courir,
Si Dieu l'avait permis, j'aurais voulu mourir!

Et c'est elle, ô mon Dieu ! que la mort a fauchée !
— Oh ! la folie alors sur mon front s'est penchée.

★

Près de la fontaine où vont les troupeaux,
Sous les frais gazons du champ du repos,
Dors, dors, ma pâle bien-aimée ;
Dans la haie ombreuse où chante le nid,
Dors dans les parfums ton sommeil béni,
Rose que le vent a fermée !

Ecoute tes sœurs qui vont au couvent
Et que fait trembler le souffle du vent
Et le murmure des feuillages ;
Dors, ange des cieux, sur le bord des eaux,
Où la source chante, au pied des roseaux,
Ses doux et jeunes babillages.

Marie ! est-on bien au fond du tombeau ?
Oh ! ton sommeil doit être doux et beau
Comme la céleste patrie ;

Car rien n'a troublé l'onde de tes jours :
La Vierge a voulu pour ses beaux séjours
Cueillir ton enfance fleurie.

★

Morte!... ô Satan!... Satan!...
A boire! a boire! à boire!
Le souvenir flottant
Au fond de ma mémoire,
Brise mon cœur tari,
Brûle mon œil flétri.

Que l'ivresse fougueuse
Verse à mon front lassé
Sa caresse rugueuse
Et l'oubli du passé!
Que dans mon cœur qui saigne
Tout s'étouffe et s'éteigne!

. . . .

★

Mais, hélas ! c'est en vain que l'ivresse impuissante
Met son bâillon de fer à la voix de mon cœur ;
Je sens renaître en moi mon âme agonisante ;
L'ange du souvenir reste toujours vainqueur.

Sur quel sommet désert ouvres-tu tes pétales,
Sombre fleur du néant qu'on appelle l'oubli ?
Le manteau de la mort, aux étreintes fatales,
Te recèle peut-être en son lugubre pli.

Oh ! la mort ! cabaret mystérieux et morne
Où tous les pèlerins qui viennent du berceau
Entrent en déposant à l'angle de la borne
Leur pourpre ou leur haillon, leur sceptre ou leur roseau !

C'est l'oubli, n'est-ce pas ? que boivent dans tes salles
Tes pâles voyageurs, riches, grands ou petits ;
Car tous ceux qu'ont reçus tes portes colossales
De ton étrange hôtel ne sont jamais sortis.

Mais ce que j'aime en toi, sinistre hôtellerie,
C'est que toujours ta porte est ouverte au passant ;

Tous s'y viennent asseoir quand la gourde est tarie;
On entre sans frapper, l'hôte est toujours présent.

Architecte inconnu des sphères et des mondes,
O poëte railleur du drame d'ici-bas,
Toi qu'on appelle Dieu! — tous ces êtres immondes
Que le destin enchaîne en d'ignobles combats,

Tous ces forçats enfin du bagne de la vie
Gardent dans leur misère un trésor inouï,
C'est de pouvoir mourir quand ils en ont envie,
Et fermer à jamais leur regard ébloui.

★

Si dans un soir d'orage, alors que la tourmente
Bat les flots turbulents de la mer écumante,

Que les sapins froissés par le vent de la nuit
S'agitent sourdement dans leur lugubre ennui,

Et que dans l'air troublé les esprits des orages
Jettent au front des cieux le drap noir des nuages,

Si Dieu venant vers moi sur l'éclair ou le flot,
Mêlant au bruit des mers son éternel sanglot,

Me disait en cachant sa torture secrète :
— Monte, tu seras Dieu ; moi, je serai poëte !

Je dirais : — Non ! là-haut, Dieu n'a pas su garder
Le suprême pouvoir de se suicider. —

. . . .

*

Oui !... mourir !... Mais après ! — Oh ! le doute, le doute !
Malgré moi je frissonne et mon esprit redoute
De sonder ce chaos sous la tombe béant !
Si la mort n'était pas le passage au néant ?
Si ce monde effrayant, dont le prêtre crédule,
— Debout près de l'autel que le vulgaire adule, —
Assure l'existence au delà du tombeau,
Si ce monde existait ! Si l'âme, saint flambeau,
Emportait dans les cieux une flamme immortelle !
Que sert la mort du corps si l'âme est éternelle ?
O mort ! que cache donc ta muraille d'airain ?
Est-ce le néant sombre, est-ce le ciel serein ?

Quand l'espoir et la foi, dans l'église claustrale,
Baignaient encor mon front de leur onde lustrale,
Quand je disais encor ma prière du soir
Et qu'à la Fête-Dieu je portais l'encensoir,
Un prêtre aux cheveux blancs, aussi doux que ma mère,
Me répétait souvent qu'à cette vie amère
Succède pour tous ceux qui gardent le cœur pur,
Un paradis lointain où des anges d'azur
Versent sur tous les cœur ridés par la souffrance
Un bonheur si complet qu'il exclut l'espérance;
Et puis il ajoutait que les cœurs déchirés,
Les êtres qu'ici-bas la mort a séparés,
Se retrouvaient là-haut, dans d'ineffables joies,
S'ils n'avaient pas de Dieu quitté les saintes voies...

★

O Marie! est-ce vrai
Que je te reverrai
Dans un monde meilleur où nos amours divines
Ne porteront jamais de couronne d'épines?

Est-ce vrai que le Ciel
Ait, providentiel,

14

Créé dans l'infini quelques sphères heureuses
Où ne se fuiront plus nos lèvres amoureuses ;

Où, réunis tous deux
Loin d'un monde hideux,
Nous chanterons ensemble en strophes éternelles
Le poëme divin des amours immortelles !

★

Oh ! l'ivresse s'éteint dans mon cerveau calmé ;
D'un doux parfum d'espoir mon cœur s'est embaumé ;
Oui, je veux retremper mes lâches défaillances
Dans le fleuve puissant des fécondes croyances ;
Je veux, dans la chapelle où s'en vont les enfants,
Apporter devant Dieu mes sanglots étouffants,
Et rester à genoux, au seuil du sanctuaire,
Jusqu'à l'instant suprême où le drap mortuaire,
Quand Dieu l'aura permis, recouvrira mon front,
Et que sur mon cercueil les cierges brûleront ;
Alors de ses liens mon âme délivrée
Jaillira, radieuse et de ciel enivrée,
Vers le céleste Eden où ma félicité
Vivra dans tes beaux yeux son immortalité !

PRIÈRE

Dieu des cieux et des mondes,
Qui gouvernes les ondes,
Jette de ta hauteur un regard de bonté
Sur les douleurs profondes
De mon cœur dévasté !

Donne-moi l'espérance
Que ma longue souffrance
S'endormira bientôt dans les bras de la mort,
Et que mon existence
S'éteindra sans remord !

De son amour suivie,
Mon âme inassouvie
Marchera sans gémir vers le but assigné,
Au travers de la vie,
Comme un serf résigné.

Et quand l'heure venue
Descendra de la nue,
Je mettrai lentement dans les plis du linceul
Ma douleur inconnue
Et mon front pâle et seul.

Ma souffrance tarie
Dans la tombe fleurie
S'éteindra doucement en murmurant encor
Le doux nom de Marie,
Dans un suprême accord !



LA NOSTALGIE DE L'ARTISTE

A Mademoiselle Louise Bader.

I

Beaux vallons inconnus,
Des bois onde bruyante
Où l'ondine fuyante
Baigne ses beaux pieds nus;

Dans les mousses cachées
Comme un bonheur secret,
Sources de la forêt,
Des amants recherchées;

O ravins murmurants,
Près des montagnes blanches,
Où l'on jette deux planches
Pour franchir les torrents;

Pelouses solitaires
Où viennent les chamois
Cacher leurs doux émois
Sous les chênes austères;

Mes Alpes, mes glaciers
Aux vierges dentelures,
O sapins! chevelures
Couvrant nos pics altiers!

. . . .

II

Dans les grandes forêts, au parfum des écorces,
Dans cet air âpre et pur où vous trempez vos forces,
Que belle est votre vie, à vous tous bûcherons!
Ces bois où vous errez à travers les grands troncs,
Les émanations des clairières lointaines,
Et ces longues chansons que disent les fontaines,
Tous ces bruits étonnants, étranges, inouïs,
Dans les vieilles forêts le soir épanouis,
A vos jours inconnus donnent un charme étrange,
Et vous refuseriez la couronne en échange.
C'est que tout au-dessus de vos vierges forêts,
Au-dessus des vapeurs qui montent des marais,
Au-dessus des grands vents qui dans les solitudes
Arrachent les sapins de vos rocs hauts et rudes,
S'étend, calme et limpide en sa virginité,
Ce baptême de Dieu qu'on nomme liberté!
Vous couchez sur la mousse, à l'ombre des grands chênes,
Fiers et libres, au bas des collines prochaines,
Et vous vous endormez, sous la paix du ciel bleu,
Avec votre forêt, à la garde de Dieu!

III

Laissez-moi, laissez-moi vers mes neiges lointaines,
Mes vallons souriants où chantent les fontaines,
Vers mes monts éperdus, vers mes larges glaciers,
Où l'avalanche dort près des sapins altiers,
Laissez-moi, laissez-moi chercher les brises neuves.
Je veux baigner mon front aux flots de nos grands fleuves ;
Ma poitrine a besoin de l'air vierge des monts ;
Des plaines trop longtemps j'ai foulé les limons ;
Rendez-moi, sur les pics, le soir, le ranz-des-vaches,
Les bœufs vers l'abreuvoir bondissant sans attaches !
Rendez-moi les grands prés où paissent les brebis,
La jatte de lait chaud, le savoureux pain bis,
Au bord des bois fleuris la mousse et la bruyère !
Rendez-moi le soleil de ma verte Gruyère,
Rendez-moi la montagne,... ou bien je vais mourir !
Oh ! c'est que sur ses flancs j'aimais tant à courir !
Aux pentes des ravins où rougissent les fraises,
Que de fois n'ai-je pas fait rôtir sous les braises
De beaux fruits empruntés au verger du voisin,
Ou dans son grand enclos volés à mon cousin !

Pour ma mère, en allant recueillir quelques simples,
Je chantais du pays les refrains doux et simples,
En poursuivant au loin quelque chevreuil fuyard
Qui passait et glissait dans le bois de Fayard.
Oh ! que j'étais heureux, là-bas, sur la montagne,
Avec la liberté pour amie et compagne !
Ce souvenir amer en moi ne peut tarir.

Oh ! le mal du pays, amis, fait bien souffrir !

IV

Mais dans mon cœur malade une pensée ardente
Arrête les sanglots et calme la douleur ;
Car je veux que la foule, à ma voix fécondante,
Retrouve la croyance à côté du malheur.

Pour exhaler, là-haut, seul, son hymne épurante,
Le poëte aujourd'hui ne doit plus sur les monts
Porter, roi sans sujets, sa harpe murmurante,
Loin des fleuves humains qui traînent leurs limons.

Il doit rester en bas. — Dans ma cellule austère,
Par la voix du devoir mon esprit excité
Fera, grave et serein, son œuvre solitaire,
Au-dessus des rumeurs de la grande cité.

Car je veux, au milieu des voix tumultueuses,
En jetant sur la foule un triangle de feu,
Illuminer soudain ses routes tortueuses
En lui parlant de l'art, de l'amour et de Dieu.



ME TUER? — ALLONS DONC!

Me tuer? — J'aime mieux, en cachant mon ulcère,
Au travers des humains que le destin lacère,
Poursuivre mon chemin, le scepticisme au cœur,
Et jeter aux passants mon sourire moqueur.

Le globe où pleure et rit la comédie humaine
Vaut bien jusqu'à la fin, ma foi ! qu'on s'y promène ;
Je ne quitterai pas ma place du balcon :
Je veux boire mes jours jusqu'au dernier flacon,
Marcher sans me salir dans cette fange immonde,

Et rire jusqu'au bout de la farce du monde !



DANS LA SOUFFRANCE

Oh ! ne laissons jamais sous le doute énervant
Notre âme s'affaisser comme le flot au vent ;
Recevons, sans pâlir, les coups de la souffrance,
Que le bien seulement ait notre souvenir ;
Oublions le passé pour croire à l'avenir,
Et buvons en marchant le vin de l'espérance !

Si l'orage ou le vent bat notre front mortel,
Ne craignons pas d'aller, aux marches de l'autel,
Dire l'*Ave Maria* que disait notre mère ;
Lorsque l'on a souffert, on croit toujours en Dieu,
Et souvent à la paix qu'exhale le saint lieu,
Se rassérène enfin notre existence amère !

Que les hommes jamais ne voient notre mépris ;
Trouvons des mots d'amour pour les cœurs incompris,
Sachons être assez grands pour bannir notre haine.
Si nous avons en nous quelque ulcère rongeur,
N'étalons pas à tous sa sanglante rougeur :
Avec le tronc pourri restons droit comme un chêne.

Sachons vivre isolés au milieu des humains ;
N'allons pas, à genoux, sur le bord des chemins
Mendier aux passants l'aumône d'une larme ;
Que l'hymne sanglotant de nos sombres ennuis
Ne verse ses accords qu'au silence des nuits ;
Ayons dans le combat le silence pour arme !

Oublions l'homme pour nous souvenir de Dieu,
Ne devançons jamais le moment de l'adieu,

Méprisons la pitié que la foule sait feindre.
Si des douleurs sans nom rongent nos cœurs ardents,
Souffrons et sourions ; n'ayons pour confidents
Nul ami, nulle femme, et mourons sans nous plaindre.



A UN HOMME

QUI VOULAIT MOURIR

Ami, tu veux mourir ! — et la mer étincelle
Sous le ciel calme et bleu ;
Et la nature en fleur sent palpiter en elle
Le printemps du bon Dieu...

Ami, tu veux mourir ! et ta vingtième année
N'a pas porté son fruit ;
Et du monde entr'ouvert à ta course effrénée
Tu n'as pris que le bruit !

Mourir ! et tu n'as pas fécondé tes grands rêves
Au soc de l'action ;
L'arbre de ta jeunesse où couvent tant de sèves
Meurt de consomption.

Pauvre et frêle rêveur ! que sais-tu de la vie ?
Que sais-tu de l'amour ?
Et pourquoi veux-tu donc, dans ta stérile envie,
T'enfuir avant le jour ?

Ta lèvre ardente a bu des passions mauvaises
L'âcre satiété,
Et tu t'es égaré dans les routes biaises,
Loin de la vérité.

Ta main a pris la coupe où fument les orgies
Des vingt ans débordés ;
Elles t'ont mis au cœur les sombres nostalgies
Des cœurs las et ridés.

O pauvre nouveau-né, qui meurs avant de vivre
Et qui t'en vas sans but,

Que sais-tu du mystère? Enfant, tu te crois ivre
Avant que d'avoir bu.

Allons, prends la sandale; au vent des solitudes
Va grandir tes poumons;
Fuis le souffle épaissi des lourdes multitudes
Pour l'air vierge des monts.

Va promener ton rêve, aux éclats des rafales,
Sur les pics mutilés;
Va boire l'infini dans l'eau des glaciers pâles
Que nul pied n'a foulés.

Marche! la terre est grande et la mer est superbe;
Clos tes cris superflus.
Va voir les océans où Dieu roule son verbe
Dans la houle des flux.

Il est sur le Mont-Blanc des neiges lumineuses
Dont les sérénités
Calment les cœurs meurtris des amitiés haineuses
Qui rongent les cités.

Les monts ont l'hymne lent des forêts murmurantes,
L'horizon des glaciers,
Le trille assoupissant des cascades errantes
Sous les sapins altiers;

Les bonds impétueux des lourdes avalanches,
Dont les linceuls mouvants
Emportent le village avec ses maisons blanches
Et ses hôtes vivants.

Les monts ont les grands vents, les neiges et les aigles,
L'homme fier, rude et franc,
Avec la liberté, les raves et les seigles
Qu'on donne au moins offrant.

La mer a l'infini des courses idéales
Dans l'azur enchanté,
Le conte éblouissant de ses nuits boréales
Par la lune conté.

Va promener ton cœur sur la terre et sur l'onde,
Dans les vents étrangers;

Va-t-en, le sac au dos, faire le tour du monde
A travers les dangers.

Va, sur tous les feuillets des nations lointaines,
Dans la neige ou le feu,
Au tumulte des mers comme au chant des fontaines,
Lire l'œuvre de Dieu!

Et tu t'en reviendras le front plein de sciences
Et le cœur plein d'espoir :
La lutte t'apprendra les grandes patiences
Et le prix du devoir.

Tu sauras qu'ici-bas tout a son œuvre à faire,
L'homme, l'alpe et le flot;
Que du lutteur tombé le devoir est de taire
Sa plaie et son sanglot;

Que l'homme doit savoir grandir dans les alarmes
Son cœur inapaisé,
Et non, comme l'enfant, pleurer toutes ses larmes
Sur un jouet brisé.

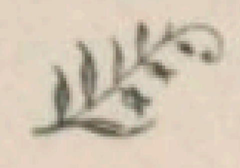
Enfant, relève-toi ! mets le travail austère
Dans tes jours irrités ;
Laisse sur ton grand front la veille solitaire
Epandre ses clartés.

Travaille ! Le travail console de la vie
Et rajeunit le cœur ;
Il épure et grandit, et fait que l'on oublie
L'homme au rire moqueur.

Et, — que ta vie encore, à tous les vents tordue,
Soit comme un mât cassé, —
Tu ne dois pas t'étendre en la tombe éperdue
Avant le jour fixé ;

Ni faire de ton cœur un champ morne et stérile
Où nul épi ne croît ;
Car un homme ici-bas peut toujours être utile,
Quelque brisé qu'il soit.

Sur le bateau à vapeur, de Mayence à Mannheim (186..)



TOAST A L'UNION DES POËTES

Pour le banquet fraternel du 5 mai 1866 (1).

Chers frères de la Lyre à la voix cadencée,
Vous tous que réunit ce banquet fraternel,

(1) Voir *Notice,* p. 66. — Ces vers sont, à notre connaissance, les derniers qu'ait écrits Etienne Eggis : c'est à ce titre que nous les recueillons ici, non sans y discerner des défauts qui ne sont que trop apparents, mais que le lecteur pardonnera peut-être en faveur de quelques beaux vers frappés de main d'artiste.

Qui rompez aujourd'hui le pain de la pensée,
Dans le vin lumineux de l'espoir éternel;

Qui portez pour blason l'art incommensurable
Et marchez dans la foule en vous donnant la main,
Hérauts du feu sacré de la Muse adorable,
Qui des grands Idéals éclaire le chemin;

Du temple de Schiller, où l'Allemagne drape
Le manteau des grands rois sur ses poëtes-dieux,
Un rêveur, un passant envoie à votre agape
Son salut inspiré par vos chants radieux;

Agape des esprits, communion des âmes,
Veille des chevaliers de l'Idée et du Fait,
Repos des fiers Colombs qui, debout dans les lames,
Trouvent le continent où l'avenir se fait.

Son esprit va vers vous sur l'aile de la France :
Si les pieds sont de plomb, l'âme est d'air et de feu;
Pour le poëte il n'est ni lointain, ni distance,
Car il a pour coursier le cœur, aigle de Dieu.

Ses premiers vœux s'en vont à l'œuvre que vous faites,
Au sublime devoir que vous accomplissez,
A votre champ d'asile entr'ouvrant aux poëtes
Le sol de l'avenir que vous agrandissez.

Puisse sur vos destins veiller un Dieu propice,
Donner à vos efforts l'étoile du succès,
Et votre œuvre rester, fidèle à son auspice,
Le miroir du génie et de l'esprit français !

Un toast a l'*Union,* où la grâce et la force
A la muse étoilée ouvrent un beau sentier!
Son arbre est jeune encor, mais il a sous l'écorce
Cette sève puissante où naît le cèdre altier.

Puis un toast à Sapho, la martyre divine
Dont la mer engloutit la vaste passion,
Et qui, dans ce banquet où mon cœur la devine,
Luit immortelle dans sa résurrection !

Un toast à tout vaillant éclaireur de l'Idée,
Aux prêtres de l'Isis, aux gardiens du feu,

Aux laboureurs de l'âme à leur voix fécondée,
A tout soldat vêtu du bouclier de Dieu!

Mais ce n'est plus le temps des vagues poésies,
Des chansons de Lindor au pied des balcons verts:
L'avenir qui se lève a d'âcres fantaisies,
Demandant la sublime expression des vers.

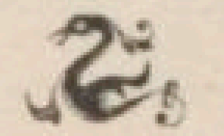
Il faut que le poëte ait aussi la framée.
S'il s'endort dans l'amour, qui prendra l'avenir?
Ah! n'oublions jamais que nous sommes l'armée!
Là-bas, Jérusalem nous écoute venir.

Frères de l'Idéal, que l'agape rassemble,
Nous sommes les chrétiens de l'avenir pensif:
Sauvons le labarum en combattant ensemble;
Soyons le phare ardent qui luit sur le récif.

Soyons doux, soyons fiers. Plantons Dieu sur la voie.
Nous tous, petits et grands, avons charge d'esprits.
Le vers est un éclair qui féconde ou foudroie...
Consolons les marins par la foudre surpris.

Un toast donc à vous tous, enfants de la pensée,
Vous tous, que réunit ce banquet fraternel,
Muses et doux chanteurs à la voix cadencée,
Et mon dernier toast à — *l'Idéal éternel !*

Berlin, 29 avril 1866.



SONNET

Oh ! ma vie au soleil à travers les Bohêmes,
Dans le splendide avril de mes illusions !
Mes vingt ans radieux secouant leurs poëmes
Aux marges des grands bois baignés de visions !....

Ma vie ardente et libre, aux fiers vagabondages,
Avec la harpe au dos... et puis la liberté...
Comme un mousse joyeux chantant dans les cordages
Quand la mer lumineuse assouplit sa fierté !...

Toute cette épopée ardente et vagabonde
Que sculptaient mes vingt ans sur la terre et sur l'onde,
— Poëme de soleil par la pluie achevé...

Tout un monde d'azur, de neiges et de grèves,
Que je vois maintenant, accroupi dans mes rêves,
Morne comme un forçat à son boulet rivé...

1855.



COMMENT JE MOURRAI

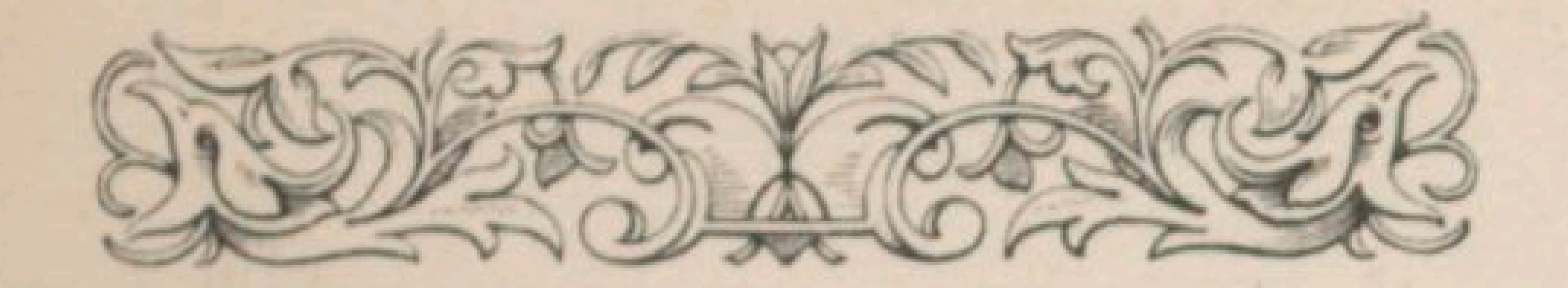
Lorsque je serai las de traîner sans envie
Le boulet douloureux du bagne de la vie ;
Lorsque mon cœur blessé sera tout à fait mort,
J'irai, fier, calme et seul, sans crainte ni remord,
Mourir sur une grève où la mer éternelle
Chante loin des humains sa plainte solennelle.
Je m'étendrai, serein, sur le sable mouvant,
Et je resterai là, l'œil dans les cieux rêvant,

Jusqu'à ce que le flot qu'apporte la marée
M'étreigne lentement dans sa robe éplorée,
Et me transporte, avec la souffrance, ma sœur,
Dans le vide insondé de son roulis berceur.

Nul ne saura ma mort que l'orage et la nue;
L'océan pèsera sur ma tombe inconnue;
Je pourrai d'infini m'enivrer à loisir,
Et mon tombeau sera grand comme mon désir.

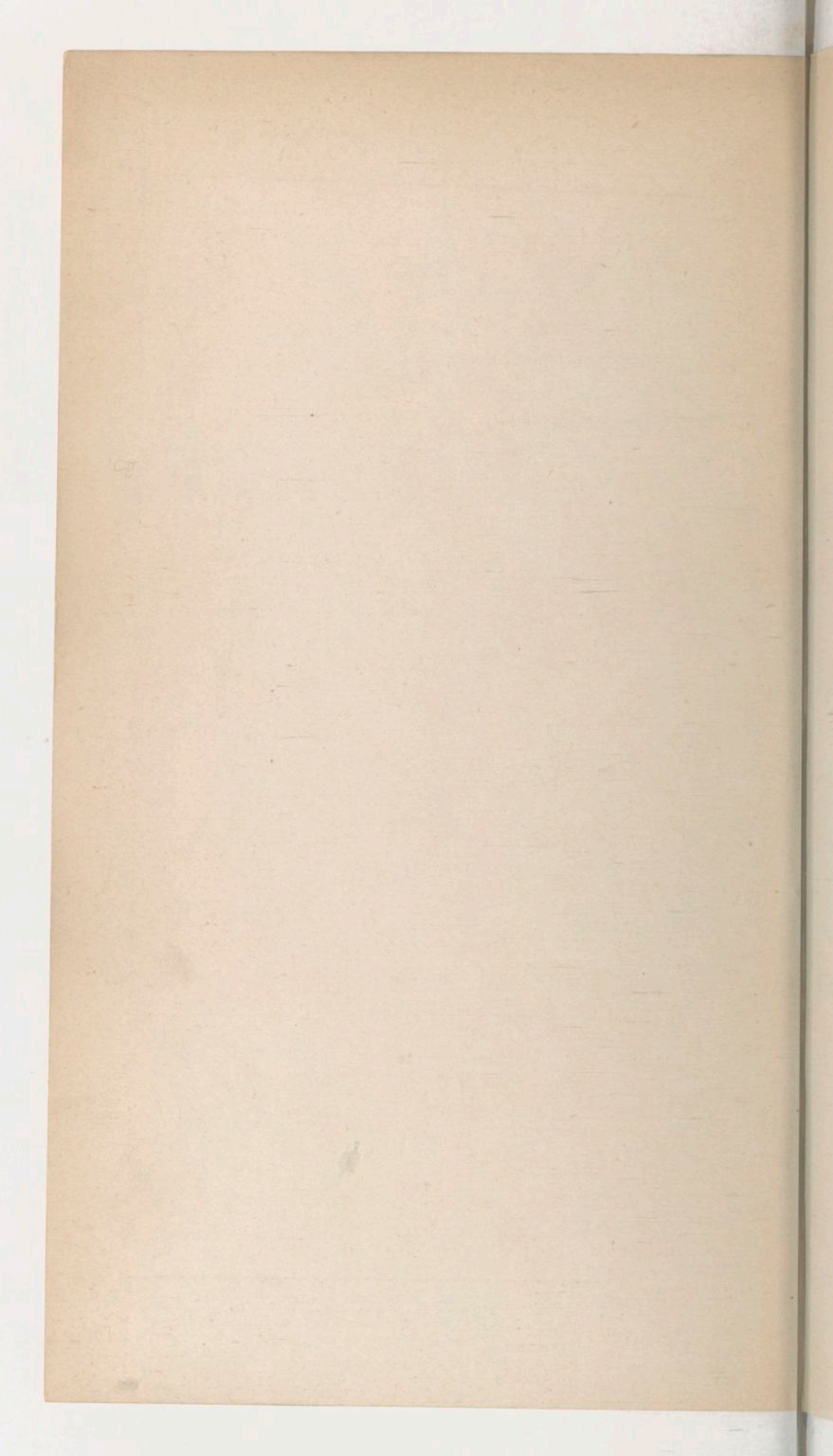


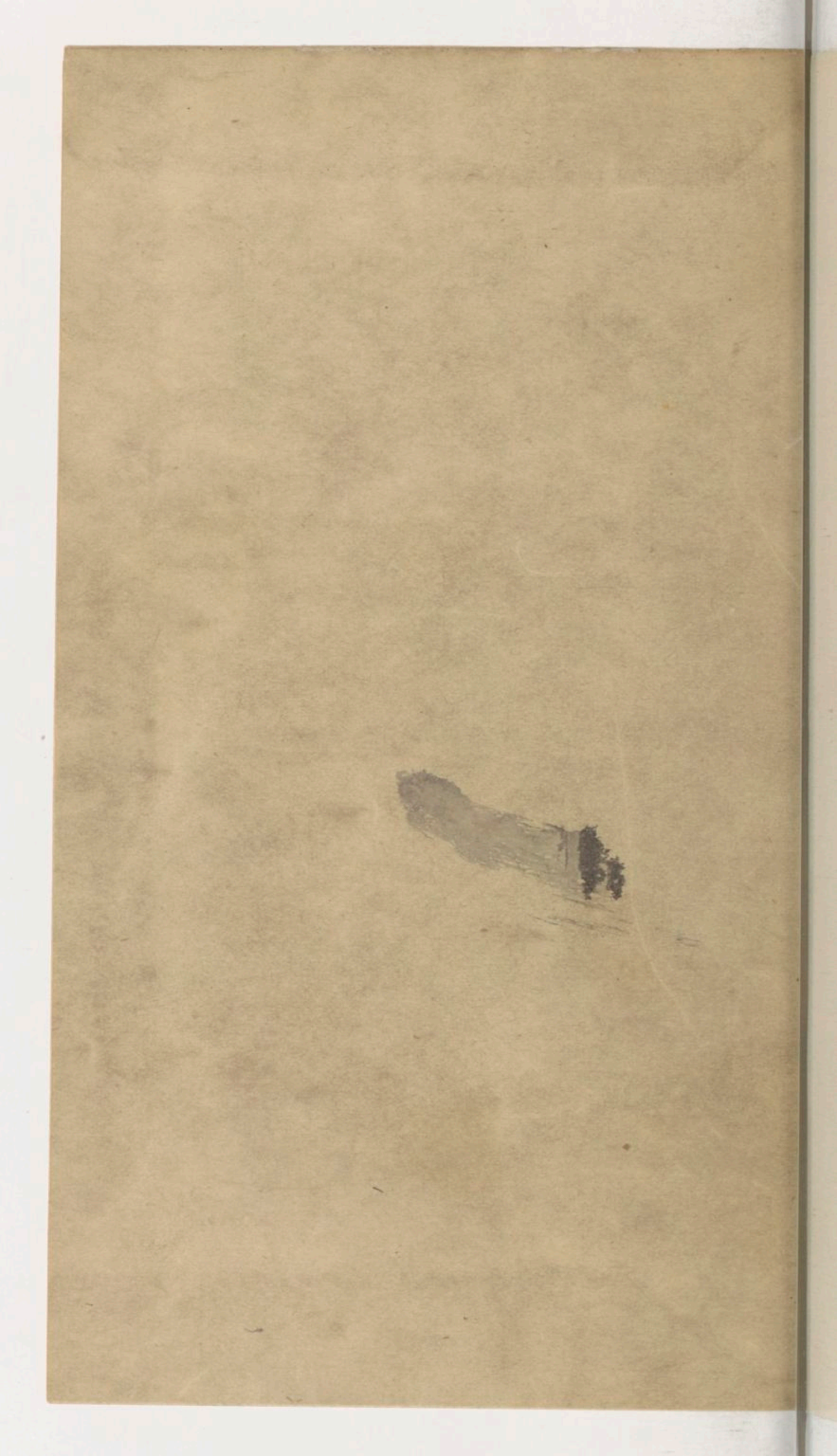
TABLE

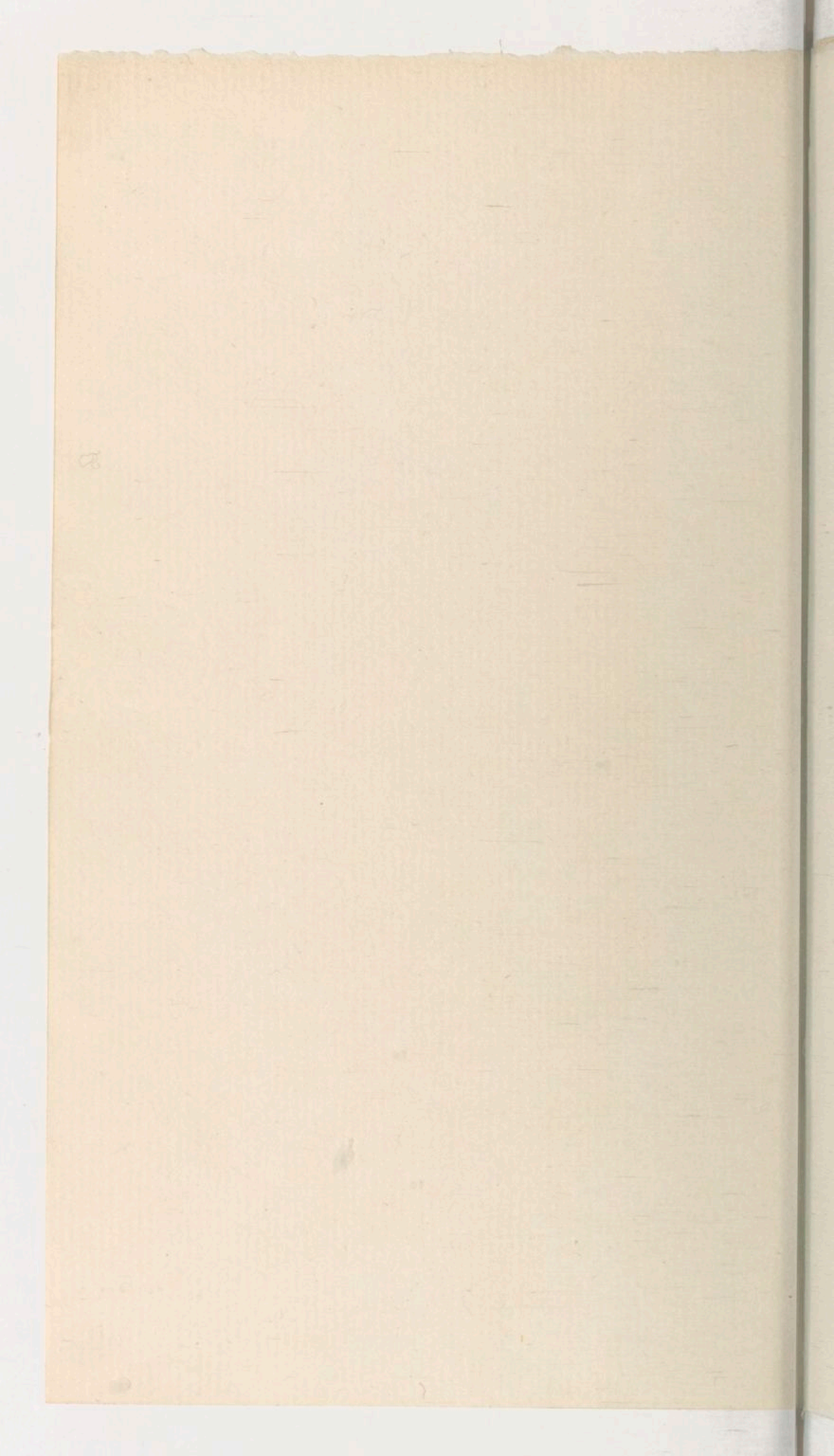


TABLE












BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 01301916 3